

# JOURNAL

## DES

# DEMOISELLES

---

## MON ASCENSION AU VÉSUVÉ

AU

### DÉBUT DE LA DERNIÈRE ÉRUPTION

---

**L**A récente éruption du Vésuve, à peine terminée à l'heure où j'écris ces lignes, me paraît de nature à augmenter singulièrement l'intérêt de l'excursion que j'ai faite à ce volcan, il y a un mois à peine, alors que les premiers symptômes de la catastrophe se manifestaient déjà, & que les vieux guides ne paraissaient pas trop rassurés en vous accompagnant.

Pour rendre ces lignes plus faciles à suivre, & pour ne point perdre le lecteur dans les détails, je diviserai ce récit en quatre parties, me proposant de raconter successivement :

- 1° Comment on monte au Vésuve ;
- 2° Ce qu'on y voit ;
- 3° Puis de décrire l'observatoire du professeur Palmieri ;
- 4° Le théâtre & les effets de l'éruption actuelle.

#### 1°. — COMMENT ON MONTE AU VÉSUVÉ

I

Lorsqu'on part de Naples pour se rendre au Vésuve, deux moyens de locomotion s'offrent au

voyageur, le chemin de fer ou les voitures. Le chemin de fer est celui de Pompéi, construit exprès pour aller visiter les ruines & qui vous permet de vous arrêter, lorsque vous voulez faire l'ascension, à Torre del Greco, c'est-à-dire aux deux tiers du chemin. Ce service est assez mal organisé ; les départs ne se font qu'à des intervalles éloignés ; & d'ailleurs, pour un touriste jaloux de visiter les merveilles de la nature & de l'art avec le soin qu'elles demandent & le respect qu'elles méritent, il est bien difficile de s'en tenir à l'admiration à l'heure. Tout le monde n'a pas la vertu, comme le faisait à Rome un monsieur de ma connaissance, de tirer sa montre au palais Rospigliosi, devant l'*Aurore* du Guide, parce qu'il ne s'était donné à lui-même que cinq minutes pour la contempler.

Les omnibus s'offrent à vous dans la rue de Tolède & devant l'ancien palais du roi ; mais, à Rome comme à Naples, à Naples surtout, les omnibus sont presque constamment vides, & l'on n'y verrait jamais figurer les personnes que l'on y rencontre à Paris. Sous ce rapport-là, l'opinion publique n'entend à aucune composition, & il ne faudrait pas, sous prétexte que ce moyen de



transport est tout à la fois commode & économique, vous exposer à l'aventure d'y figurer. C'est là une de ces choses qui ne se font absolument pas !

A Naples, le vrai peuple n'y va pas plus que la classe bourgeoise ou moyenne. On n'est guère tenté de s'asseoir sur ces banquettes crasseuses, derrière ces rideaux de cuir branlants & mal attachés, lorsqu'on peut, pour quelques centimes, se faire conduire de Naples, à Portici & à Résina dans un des gracieux *corricoli* qu'on rencontre à chaque instant sur la route. Le brancard est orné de guirlandes de feuillage & de fleurs ; le petit cheval, couvert de sonnettes, porte une aigrette sur le front. Sur cette grande route, entièrement payée de dalles blanches, & semblable au vestibule de nos maisons, on peut s'entasser dans cette espèce de tilbury au nombre de huit ou dix personnes. Quand les trois bancs sont pleins, les amateurs se tiennent debout par derrière. On dirait, à voir ainsi passer l'équipage avec cette pyramide humaine si artistement groupée, une compagnie d'acrobates qui donnerait en route un échantillon de son talent.

Le plus simple est encore de monter dans une de ces innombrables voitures découvertes que vous rencontrez à tous les pas. Le prix d'excursion est fixé d'avance par tous les tarifs, & je dois ajouter qu'il est fort raisonnable. Une course en ville ne se paye que douze sous. Avant l'annexion, ce n'était que cinquante centimes. Les instructions qui accompagnent le tarif imprimé vous avertissent que vous ne devez rien pour les paquets de petite dimension, que vous pouvez mettre avec vous dans l'intérieur de la voiture. Ce qu'il faut signaler comme caractéristique dans un pays où le tempérament est si vif, la dispute si imminente, la main si prompte, c'est l'énumération détaillée & comique des objets pour le port desquels il n'est rien dû au cocher. On y mentionne soigneusement les cannes, les ombrelles, les parapluies, les épées, & je ne suis pas sûr qu'on n'y voie pas figurer les éventails.

## II

La route qu'on suit pour se rendre de Naples au Vésuve côtoie perpétuellement la mer & dessine le fond du golfe. Vous cheminez le plus souvent entre des maisons de campagne délicieuses, qui étalent sur le bord de la route leurs portiques en marbre blanc sculpté. Par intervalle, s'offrent des *auberges de campagne*, renommées dans tout le royaume pour leur bonne chère, mais que doit ignorer à tout jamais le voyageur condamné à la solennelle pâture des tables d'hôte.

On quitte Naples au moment où l'on traverse le pont de la Maddalena. Tout au milieu, se dresse une statue de saint Janvier, en pierre, sous un portique soutenu par quatre colonnes. C'est en

cet endroit, s'il en faut croire la tradition, que le grand évêque arrêta par ses prières une coulée de lave qui menaçait d'engloutir la ville. Ce point-là se trouve à peu près à la même distance des bords du cratère que, de l'autre côté de la montagne, les ruines de Pompéi.

A mesure qu'on avance, on ne tarde pas à s'apercevoir que, dans plusieurs endroits, la chaussée sur laquelle on circule a été traversée par des torrents de lave ; on en voit les traces des deux côtés du chemin. Il y a longtemps déjà que je connais l'aspect de ces vagues ou de ces courants de pierre pour les avoir observés dans les montagnes de l'Auvergne. Là seulement la nature qui, à la différence de l'homme, a le temps pour elle tandis que nous l'avons contre nous, la nature a pris sa revanche, & elle a fini par recouvrir d'un manteau de verdure & de fleurs les couches ensevelies des laves éteintes. Ici on les dirait à peine refroidies ; elles gardent jusqu'à cette teinte rouge qui rappelle l'incendie : les arêtes ne sont point émoussées, & l'on pourrait en quelque sorte, sous ce lincoln de pierre, reconnaître la forme même des objets ensevelis.

Toutefois, en Italie où l'on a déjà visité tant de ruines & tant d'antiquités de toute sorte, on éprouve cet effet bizarre, que les coulées de lave vous apparaissent à la façon de débris de monuments. On dirait qu'on a sous les yeux quelque chose qui ne peut plus se renouveler, et les éruptions elles-mêmes semblent faire partie du passé sans avoir rien à démêler avec l'avenir.

## III

Le village de Portici, que l'on rencontre, pour ainsi dire, en sortant de Naples, est justement célèbre à l'Opéra par la musique de la *Muette*. J'y arrive précisément un jour de fête & de marché, & je regrette de ne pas y entendre chanter, dans ce cadre merveilleux & en face des flots bleus de la Méditerranée, ces chœurs gracieux & célèbres d'Auber. L'Opéra n'a jamais eu de mise en scène qui approche de cette magnificence ; les costumes qu'on s'efforce de rendre pittoresques devant la rampe ne présentent point cette variété de couleurs, ce naturel de bonne grâce, cette gaieté d'aspect.

Ce qui contribue beaucoup à animer les rues des villages comme des villes, c'est l'habitude méridionale de passer une grande partie de sa vie à la fenêtre & sur les balcons. Les femmes & les jeunes filles n'y viennent point seulement jeter en passant un regard furtif & curieux, derrière le voile de leurs rideaux légèrement écartés, elles s'y installent au grand jour ; elles y font en quelque sorte un établissement & s'y laissent voir sans embarras comme sans prétention.

Je m'arrête à Portici pour y déjeuner dans une de ces auberges de campagne dont j'ai déjà parlé.



Il est impossible de rien imaginer de plus coquet & en même temps de plus grandiose.

Sur la grande route s'ouvre une arcade extrêmement grande. Cette arcade donne sur une vaste cour rectangulaire, laquelle précède sur un second corps de bâtiment également percé à jour, & dont la salle principale, soutenue par des piliers d'une très-grande hauteur, laisse apercevoir les pentes fleuries d'un jardin, & dans le fond la mer aux teintes vertes & argentées. Lorsqu'on déjeune assis dans ce petit bosquet, ayant à sa gauche les blanches vapeurs du Vésuve & à sa droite l'embouchure du port, encombrée par les hauts navires & sillonnée par les légères chaloupes, on éprouve un sentiment mélancolique à penser que ce beau paysage ne reviendra plus devant vos yeux, que cette heure charmante s'effacera de votre vie, & qu'en ce même lieu la nature restera toujours souriante & toujours belle, sans que vous puissiez jamais plus redevenir l'heureux témoin de ces splendeurs.

Au sortir de Portici, la grande route traverse l'ancien palais des rois de Naples. Ces demeures royales, maintenant désertes & abandonnées, ont un aspect attristant.

Après le palais, à gauche, s'ouvre la boutique d'un forgeron. Un fer à rattacher à l'un de nos chevaux nous oblige à nous y arrêter. Nous avons le temps de contempler ces jeunes têtes rieuses qui nous épluchent du haut de leurs balcons. On est fort étonné de nous voir manger des oranges. Ce rafraîchissement vulgaire ne paraît point suffisamment à l'usage des gens comme il faut. Les étrangers eux-mêmes semblent entrer dans ce préjugé populaire; car, pendant mon long séjour en Italie, j'en ai vu beaucoup pas avoir vu un touriste appartenant à la société qui ait osé s'arrêter dans la rue et goûter à la pomme d'or du jardin des Hespérides.

Au moment où nous partons, le forgeron qui a rattaché le fer refuse absolument tout salaire pour ce léger service. Il dit que sa conscience lui défend de rien accepter. Mon cocher me fait remarquer que c'est aujourd'hui dimanche, & qu'en pieux chrétien, si le brave homme n'a pas refusé de nous venir en aide, il teint absolument à ne retirer aucun bénéfice de son travail.

#### IV

C'est à Résina, petit village situé tout auprès de Portici, que l'on prend les guides avec lesquels on doit faire l'ascension du Vésuve. Il est bon de dire ici, pour les voyageurs qui ont la moindre habitude des montagnes, que rien n'est moins nécessaire & que rien n'est moins utile. Il faudrait y mettre beaucoup de bonne volonté pour sortir de la route. Il n'y a ni forêts à traverser ni sentiers à choisir, mais un beau et large chemin qui vous conduit, par des sinuosités habilement calculées,

jusqu'à la station de l'Ermitage, où vous vous trouvez avoir fait une notable partie de l'ascension. Il y a même ceci de particulier, que le point culminant à atteindre, & par conséquent la direction à suivre pour y arriver, ne cesse jamais un seul instant d'être parfaitement visible et parfaitement indiquée, ce qui n'arrive pas ailleurs que pour un volcan. En effet, lorsque les détours de la route ou les anfractuosités de la montagne vous dérobent par intervalle le sommet, vous n'avez qu'à lever les yeux pour apercevoir cette perpétuelle colonne de fumée qui, observée dans l'air, ne cesse pas de donner sur-le-champ la position exacte du cratère.

Quoi qu'il en soit, il convient d'obéir à l'usage, ne fût-ce que pour ne pas refuser leur salaire à ces pauvres gens. On demande donc des guides à l'établissement. On peut recommander sans crainte cette organisation à tous les pays de l'Europe où l'on a quelque chose à visiter.

Une fois entré dans cette espèce de comptoir donnant sur la voie publique, vous vous trouvez en face d'une sorte de patriarche de grand air et de grandes manières, lequel reçoit les visiteurs en se soulevant à peine sur les bras de son fauteuil. Sans que vous lui en fassiez la demande, il vous présente, mis sous verre et encadré, un règlement général des tarifs, taxé et échelonné suivant la nature des services que peut demander le voyageur, depuis la torche de résine qu'on allume pour entrer dans les ruines d'Herculanum ou le salaire du gamin qui garde votre monture, jusqu'à la calèche à deux chevaux qu'on tient à votre disposition. Il est bien entendu seulement, qu'en dehors de ce paiement, lequel se partage également entre tous les guides sans exception, vous devez donner encore un pourboire proportionné à votre satisfaction. Il ne faut pas se montrer trop rigoureux sur ce dernier article, ni demander à ceux qui vous accompagnent trop de complaisance ou trop d'activité, car rien n'égale le plus souvent l'indifférence ou la torpeur de ces guides napolitains. Ils frappent brusquement votre cheval, au risque de vous faire perdre l'équilibre, & ne se gênent pas pour vous laisser cheminer seul, en prenant eux-mêmes par des sentiers abrégés. Ils ont, en outre, pour le Laccryma-Christi une passion que le touriste, moins familier avec cette liqueur capiteuse, est loin de partager. Ces libations, au reste, malgré la juste renommée de ce cru, sont loin d'être ruineuses; une bouteille d'honnête dimension ne se vend que deux francs à toutes les hautes et même au sommet du volcan.

Une façon très-commode de voyager est mise à la disposition des dames. Ce sont de larges fauteuils, semblables à ceux qu'on emploie au mont Dore ou dans les ascensions des Pyrénées. Dans ces montagnes, les fauteuils reposent sur des brancards pareils à ceux dont se servent les porteurs de chaise, et on les tient à la longueur des bras, c'est-à-dire très-près de terre. Au Vésuve, la



force de deux hommes n'y suffirait pas. Le siège se trouve donc un peu élevé comme un palanquin hindou, à la hauteur des épaules de quatre hommes. C'est ainsi que dans les cérémonies publiques le Saint-Père apparaît dans toute la majesté pontificale sur la *sella gestatoria*. Ce mode de locomotion permet de ne rien perdre du magnifique tableau qui se déroule devant les yeux du visiteur. Il n'est pas nécessaire que la scène change de physionomie pour en varier les aspects. A mesure que l'on s'élève & qu'en même temps le soleil s'incline vers l'horizon, la couleur des objets change de nuance. La mer elle-même, qui paraissait blanche au départ alors que le regard glissait horizontalement sur elle, prend des teintes de bleu foncé et de vert émeraude. Les traînées de lave, qui vues d'en bas, paraissaient grisâtres & cendrées, regardées du haut, répercutent en reflets fauves et ardents les rayons impitoyables du soleil.

Que l'on monte à cheval, en voiture ou en fauteuil, il y a un point où tous ces moyens de locomotion deviennent impraticables. Il faut absolument mettre pied à terre & ne plus compter que sur ses propres efforts. La pente est tellement prononcée qu'on ne voit pas trop comment l'homme le plus vigoureux pourrait, par exemple, porter quelqu'un sur son dos. Les guides pratiquent ici une façon fort originale de vous remorquer. Ils vous attachent avec des lanières ou vous les donnent à tenir dans les mains. Vous vous renversez fortement en arrière pendant qu'eux-mêmes se courbent en avant jusqu'à effleurer le sol de leur front.

Malgré cette aide, l'ascension, quoique sans aucun péril, ne laisse pas d'être singulièrement fatigante.

La montée se fait du côté des scories, et la descente du côté de la cendre. Comme le vent qui règne dans ces parages se maintient le plus souvent dans la même direction, grâce à la disposition générale des montagnes et des vallées, les cendres et les débris légers s'en vont toujours avec la fumée du même côté. Il en résulte que le versant opposé à celui par lequel nous gravissons est entièrement recouvert d'une couche épaisse de poussière impalpable. Sous nos pas, au contraire, roulent des débris tout à fait semblables au résidu que laisse après elle la combustion d'un foyer de charbon ou de coke. Ces détritiques spongieux se brisent et roulent aisément sous les pieds. Il faut prendre garde, pour avancer sûrement, à chaque pas que l'on fait, sous peine de sentir en quelque sorte le sol se dérober et de retomber ainsi en arrière sur ses compagnons de voyage.

## 2°. — CE QU'ON VOIT AU VÉSUVÉ

### I

On est tellement occupé, pendant la route, du

labeur de monter & de se défendre contre les mille petits accidents auxquels on est exposé, qu'on finit par perdre un peu le sentiment de la situation & par oublier même le but de son voyage.

Aussi, lorsqu'on arrive au sommet & lorsque la terre s'aplanit de nouveau sous vos pas, on se trouve rendu tout d'un coup aux grandes émotions, & il est bien difficile, malgré toute la fermeté de cœur que l'on peut avoir, de ne pas éprouver un saisissement.

A ce moment-là, le Vésuve était déjà en pleine éruption, & les symptômes les plus alarmants faisaient prévoir les catastrophes qui ont eu lieu si peu de jours après.

A l'endroit où la pente cesse, les guides ont construit avec des pierres accumulées une petite enceinte circulaire, élevée à peu près à hauteur d'homme. Cette enceinte, ouverte sur le devant, & garnie à l'intérieur de blocs de pierres qui leur servent de sièges, leur permet de se reposer à l'abri du vent & de reprendre un instant haleine.

La direction que l'on suit alors, peut être représentée par une ligne qui viendrait aboutir entre les deux cratères. A cette courte distance & malgré un vent assez vif qui dirige les émanations du volcan dans un sens opposé au nôtre, nous ne laissons pas que d'être enveloppés par intervalle d'un nuage de fumée & de soufre. Il y a là une odeur âcre & mordante qui provoque de violents accès de toux.

En même temps, nous entendons sortir de la montagne des mugissements prolongés, qui, par moments, redoublent d'intensité. On dirait, non pas qu'ils cessent ou recommencent, mais plutôt qu'ils se rapprochent ou qu'ils s'éloignent dans les profondeurs du sol. Je ne puis m'empêcher de songer à la vieille fable des Grecs sur le géant Enceclade, enseveli par Jupiter sous les ruines de ces blocs qu'il avait entassés pour escalader le ciel. Comme le bruit qu'on entend n'a point, en effet, d'analogue dans la création, on est tenté de lui prêter quelque chose d'humain. Toutes les passions se trouvent tour à tour représentées dans ce concert étrange de bruits formidables & inaccoutumés. On dirait tantôt les grondements de la colère ou les éclats de la fureur, tantôt le murmure de la menace qui expire ou le gémissement d'une force qui se sent vaincue. Comme il faut que l'imagination ait sa part dans ce spectacle solennel, il est bien difficile que vous ne croyiez pas sentir la terre trembler sous vos pieds. Cette sensation effrayante n'est pas l'effet d'une pure illusion; par intervalle, les grondements intérieurs sont si formidables, que l'air lui-même en est ébranlé.

### II

En passant par l'Observatoire situé tout auprès de l'Ermitage, nous avions été reçus, non pas par le professeur Palmieri, lequel se trouvait,



ce jour-là, à Naples, mais par son second, ou, comme on le dit en italien, par son *assistante*. Ce savant, qui ne perd pas de vue le Vésuve, nous avait annoncé l'ouverture d'un troisième cratère, laquelle avait eu lieu l'avant-veille. Il nous avait en même temps prévenus du danger que l'on peut courir en approchant de trop près le volcan. Les gaz méphitiques peuvent vous asphyxier, ou les gaz inflammables faire explosion. En outre, on ne sait jamais bien au juste ce qui va sortir du volcan lorsqu'il se met à lancer par son orifice des projectiles qui retombent où ils peuvent.

Sous le rapport du danger, les guides se mettent peu en peine de vous. Ils vous laissent aller seul avec un sans-souci qui fait honneur à leur egoïsme.

Le grand cratère qui est sur la droite a la forme d'une coupe immense. Ceux qui ont parcouru les pays où se trouvent des volcans éteints connaissent déjà la forme de cette courbe gracieuse. Seulement, tandis qu'en Auvergne les pentes intérieures du Puy de Pariou sont recouvertes d'un tapis de verdure & de fleurs, les flancs du gouffre qui se creuse dans le Vésuve sont jonchés de scories & de cendres brûlantes.

Je ne sais pas trop jusqu'à quel point il est facile de descendre dans le gouffre, en choisissant le côté le moins incliné. En temps ordinaire & lorsque le cratère est en repos, les voyageurs risquent cette excursion sans trop de dangers. Aujourd'hui il n'est pas possible d'y penser, & il faut déjà une certaine hardiesse pour s'approcher jusque sur le bord de l'abîme.

On aperçoit tout au fond une mer de lave & de bitume dont les flots épais se soulèvent & retombent avec une agitation lente & mystérieuse. Ce n'est plus la ride légère de la vague qui obéit au souffle de l'air, & qui met autant de promptitude à disparaître qu'à s'élever. Au fond de ce précipice il n'y a pas trace de vent; l'atmosphère est lourde & pesante; la fumée retombe en quelque sorte sur elle-même. Il est donc trop visible que ce bouillonnement perpétuel, l'effervescence de cette pierre fondue a pour cause l'incendie souterrain & l'action d'une force intérieure.

A des intervalles de quatre ou cinq minutes, cette force intérieure fait explosion. La colonne de fumée qui s'élève incessamment vers le ciel s'entr'ouvre tout d'un coup sous nos yeux & vomit une masse énorme de vapeurs et de cendres, à laquelle se mêlent des gerbes de projectiles qui retombent dans toutes les directions. Mon jeune compagnon, auquel son âge ne saurait encore recommander la prudence, risque d'être écrasé par une pierre énorme qui vient se briser sur le sol, à quelques pas de lui.

Je m'explique très-bien, en ce moment, dans quel sens il est vrai de dire qu'un volcan jette des flammes.

Ordinairement le fond du cratère étant constamment occupé par un vaste incendie dont le

foyer s'active ou se ralentit suivant des lois inconnues, quand l'obscurité se fait aux approches du soir, la colonne de fumée ou les vapeurs plus rares qui la remplacent quelquefois, se trouvent vivement éclairées, et les ardeurs qu'elles reflètent suffisent pour les faire paraître lumineuses. C'est ainsi que, pendant la nuit, le Vésuve apparaît aux touristes qui le contemplant des balcons de la ville haute. Cette lueur a quelque chose d'éthéré; elle embrasse une zone à peu près constante; elle a l'aspect lointain de quelque illumination gigantesque; & à part son caractère d'étrangeté, avec lequel on se familiarise assez vite, il n'y a rien là qui fasse pressentir ou redouter un péril.

Au contraire, lorsque la montagne entre en convulsion; lorsque, au lieu de la vapeur bleuâtre du soufre, des gaz inflammables se frayent une issue violente à travers la terre ébranlée, ces gaz prennent feu en traversant les régions ignées, & c'est alors que se produisent ces détonations qui accompagnent les terribles effets de cette immense force explosible. C'est ainsi qu'au troisième jour de la dernière éruption, lorsqu'il s'est ouvert un cratère nouveau du côté de l'Observatoire, les brûlures atroces qui ont coûté la vie à un certain nombre de personnes surprises par la détonation, étaient dues à d'énormes bouffées de ces gaz combustibles qui les avaient plongées tout d'un coup dans un océan de flammes.

On se fera une idée assez exacte du spectacle qui s'offre à nos yeux, en comparant ces explosions successives à des coups de mines, dont l'effet serait entièrement extérieur. Il n'est pas facile de se défendre de quelque émotion lorsqu'on songe que, de minute en minute, la terre peut s'engloutir sous vos pas, comme il arrive au cinquième acte d'un drame fantastique, ou le volcan projeter des masses de débris capables encore d'ensevelir des cités.

# III

En appuyant sur la gauche, on trouve, à une courte distance, l'autre ouverture de formation plus récente. Celle-ci ne représente plus un effondrement du sol & ne constitue point un cratère. Il s'est formé, au contraire, une espèce de cône de soulèvement plus abrupte et plus escarpé encore que tout le reste, & c'est par ce dernier sommet que sortent incessamment ces tourbillons embrasés, cette fumée grise & blanche qui, rabattue par le vent dans la direction de Castellamare, s'enfuit comme un fleuve aérien à travers les perspectives azurées de l'horizon de Naples.

L'ascension de cette dernière éminence n'est pas tout à fait impossible, à ce qu'il paraît, puisqu'en effet elle est tentée & accomplie sous mes yeux. En ce qui me concerne, je ne crois pas devoir m'aventurer à cet exploit. On est suffisam-



ment placé sur les pentes qui forment le pied de ce dernier sommet pour examiner à son aise le formidable soubassement par lequel nous nous sentons en communication avec les profondeurs inaccessibles de notre globe.

Les guides ont imaginé toutes sortes de gentillesses pour rendre visible à la grossièreté des esprits le voisinage de ce feu intérieur. L'imagination, en effet, ne se le représente pas aisément, & l'aspect général de ces débris ne diffère pas d'une façon trop sensible de tous les entassements que nous avons déjà traversés. Au contraire, lorsque, sous vos yeux, on enfonce un bâton dans le sable, & qu'au bout de peu d'instant on le retire embrasé ou même consumé, pendant que le trou marqué dans le sol laisse, comme un volcan en miniature, échapper ces petites bouffées chaudes et sulfureuses, il est impossible de ne pas sentir de plus près la proximité de l'incendie. A mesure qu'on monte, la chaleur interne est telle qu'elle gagne la surface du sol. Il ne faudrait point, par exemple, faire un faux pas et se retenir en s'appuyant sur les mains : on risquerait, suivant la façon dont on aurait appuyé sur le sol, d'éprouver une douleur ou de se faire une brûlure ; & les chaussures elles-mêmes emportent la trace du feu, au point de se trouver souvent entamées & perdues.

C'est encore une tradition que de vous faire manger sur place un œuf cuit en bien peu d'instant à la surface du sol, dans le premier petit trou que vous avez pris la peine de creuser. C'est aussi le moment que choisissent les guides pour tirer, des poches profondes de leur veste, quelques pièces de menue monnaie engagées dans un petit bloc de lave & capables au besoin de servir de serre-papiers.

Le torrent de lave ardente qui sort en ce moment même comme un fleuve du monticule où nous nous trouvons, se déverse du côté de la Somma. Cette coulée qui a déjà acquis une longueur respectable, se déploie tout à son aise dans la vallée profonde et inculte qui s'étend entre le Vésuve, où nous sommes, & le pic de la Somma qui se trouve situé à peu près au même niveau que nous, mais à une distance de 500 mètres, laquelle mesure l'ouverture supérieure de la vallée.

Jadis les deux pics de la Somma & du Vésuve proprement dit ne formaient qu'un seul & unique cône. C'est sous cette forme que le géographe Strabon avait vu la montagne & qu'il nous l'a décrite. Cette séparation violente, ce déchirement terrestre qui a produit entre les deux la vallée del Cavallo, remonte à la grande éruption qui détruisit Herculaneum & Pompéi & vit périr Pline le naturaliste.

On compare quelquefois, pour essayer d'en donner une idée, la lave ardente des volcans au métal en fusion dont nous avons vu ruisseler les flots étincelants dans nos coulées industrielles. Cette comparaison n'est point exacte. La lave n'a point

cet aspect, & la meilleure preuve de cette différence, c'est que, lorsqu'on la voit s'avancer dans l'obscurité de la nuit, il ne vous vient guère à la pensée, je vous assure, de songer à des forges & à des usines.

On répète toujours qu'un courant de lave parcourt un kilomètre à l'heure, & qu'on peut régler d'après cette vitesse le temps nécessaire pour s'enfuir. La vérité est que cette appréciation ressemble à toutes les moyennes du monde ; & , comme le disait un jour un économiste, homme d'esprit, elle n'est au fond qu'une erreur entre deux vérités.

Lorsque la lave chemine lentement sur une pente d'une inclinaison modérée & constante, lorsqu'elle ne coule pas à flots trop pressés de l'orifice qui la répand, c'est à peine si l'on s'aperçoit que cette grande masse progresse. Il devient presque nécessaire sur ces espaces dénudés & généralement uniformes, de se fixer à soi-même certains points de repère pour se convaincre de son progrès & pour mesurer sa marche. Il se passe là un phénomène semblable à celui des grandes inondations ou au soulèvement des marées. Cet envahissement progressif ne produit pas de terreur immédiate ; il faut y mettre un certain temps & une certaine réflexion pour arriver au sentiment de l'épouvante.

Lorsque le volcan redouble d'activité, lorsque des bouches nouvelles s'ouvrent, lorsque la lave s'élance avec une impatience dévorante dans des directions inaccoutumées & inattendues, lorsqu'on voit ce torrent de feu qui arrive du côté des habitations, il n'est pas d'homme, quelle que soit l'intrépidité dont il se vante, qui puisse résister à un ébranlement intérieur. A moins d'avoir gardé la naïveté des anciens Barbares qui, au témoignage des légendes, poussaient, en arrivant au bord de la mer, le poitrail de leurs chevaux contre les vagues frémissantes, il ne reste pas d'autres ressources que de fuir & de se dérober ainsi à une perte inévitable. On ne peut s'imaginer la puissance de destruction de cette matière incandescente : aucun obstacle ne l'arrête ; elle le dévore en un clin d'œil, & vous le voyez monter en fumée vers le ciel ; ou bien elle le recouvre d'un linéol destiné à se refroidir & à le tenir éternellement enfoncé sous cette couche de pierre comme sous une tombe immense.

Entre les deux cratères dont on vient de parler, le gouffre qui se montre à droite & le monticule qui se dresse à gauche, il s'est ouvert depuis un petit nombre d'heures, un troisième orifice par lequel s'échappent déjà des vapeurs. Bien qu'il n'y ait encore, pour ainsi dire, qu'une simple fissure, on ne peut pas contempler sans quelque appréhension cet infallible pronostic d'une éruption prochaine. Il se fait évidemment dans les flancs de la montagne un redoublement de travail intérieur ; les forces souterraines cherchent une issue à leur expansion, et il faut s'attendre, comme il est arrivé



en effet, presque au lendemain de ma visite, à voir se reproduire les bouleversements dont ces mêmes lieux ont été tant de fois les témoins.

Ce sentiment d'un danger inconnu, sentiment qu'on éprouve au plus haut degré en se penchant sur cet abîme encore muet, est peut-être un de ceux qui agissent le plus fortement sur le moral de l'homme. Nos guides s'approchent sans répugnance et sans appréhension des anciens cratères; il leur semble, je ne sais en vérité pourquoi, que ce sont là de vieux amis dont ils n'ont rien à craindre, et dont les effets sont connus d'avance. Au contraire, on se demande ce qui va sortir de ce cratère qui commence à se dessiner? Le guide le contemple d'un air de défiance; il lui tarde en quelque sorte d'être renseigné sur ses allures.

3<sup>e</sup> — L'OBSERVATOIRE DU PROFESSEUR PALMIERI.

La descente est aussi facile que désagréable. On se laisse, pour ainsi dire, glisser sur la cendre, & ce n'est pas une exagération de dire que l'on y enfonce parfois jusqu'aux genoux. Le Vésuve présente cette particularité que, de tous les volcans connus & observés, il est celui dont le cône de cendres est relativement le plus élevé. Eu égard à la hauteur totale de la montagne; il forme un tiers au moins de cette hauteur.

Arrivé au bas de la couche de cendres, on tourne sur la droite, & l'on traverse, dans le sens horizontal, le lit de scories par lequel on est monté. On retrouve au campement, situé sur une étroite arête, le cheval ou le fauteuil qu'on y a laissés, & l'on reprend la direction de l'Ermitage & de l'Observatoire pour regagner le village de Résina.

L'Observatoire dans lequel monsieur le professeur Palmieri a bravé la dernière éruption & mérité par son héroïsme scientifique la reconnaissance & l'admiration de l'univers pensant, est un petit monument de forme basse, solidement campé sur le sol, & fait pour résister aux secousses terrestres auxquelles il doit incessamment s'attendre.

Il est d'usage, parmi les touristes, d'entrer à l'Observatoire pour y jouir du point de vue. La vérité est qu'on n'y distingue pas grand'chose de plus que du chemin situé deux ou trois mètres plus bas; mais les gardiens du monument cultivent avec soin ce préjugé, & entretiennent ainsi parmi les voyageurs une heureuse tradition de pourboires à leur profit.

La plupart des touristes ne se mettent pas autrement en peine de compléter leur visite; & sans s'en douter, ils laissent échapper une occasion unique de voir un des postes & un des lieux de combat les plus remarquables de la science moderne. C'est là que l'esprit d'observation & d'analyse ose entrer en lutte ouverte avec les plus terribles phénomènes de la nature.

Au reste, cette visite à l'Observatoire intérieur n'est peut-être pas aussi aisée qu'elle est enviable.

On comprend, en effet, que la difficulté des observations, la délicatesse des instruments, le danger d'interrompre ou de troubler les expériences, en éloignent les ignorants ou les simples curieux. Je dois adresser ici des remerciements à la courtoisie qui m'a accueilli, & m'a permis de voir dans tous ses détails ce sanctuaire inaccessible & impénétrable.

Tous les instruments que je vis là sont d'une délicatesse extrême et d'une sensibilité qui ne laisse rien à désirer. La moindre perturbation s'y trouve sur-le-champ saisie et indiquée. Nous en eûmes la preuve sous nos yeux pendant notre visite même.

Nous avions avec nous un jeune couple qui faisait alors en Italie son premier voyage de noces. Ils appartenaient l'un et l'autre à une grande famille du Midi, avec laquelle j'avais eu jadis quelques relations indirectes. C'est plus qu'il n'en faut pour renouer connaissance, lorsqu'on se trouve ainsi éloigné de son pays.

Après avoir examiné le sismographe dans la salle supérieure, chacun, avant de sortir, jette un regard par les fenêtres qui s'ouvrent de trois côtés de l'horizon et offrent au regard un point de vue habilement ménagé.

Pendant ces petites évolutions, lesquelles ont lieu dans un espace assez étroit & dans une salle où l'on n'a point prévu la présence du public, mon jeune neveu heurte, en passant, le premier piédestal de l'appareil. Il communique ainsi à toute la masse de la machine une vibration imperceptible pour tout le monde, mais suffisante pour mettre en émoi l'instrument.

En effet, tandis que le jeune homme s'accoudait paisiblement sur la fenêtre, sans avoir pris garde à l'incident de ce petit choc, nous entendons tout d'un coup le gardien qui nous accompagne, pousser une exclamation. Il s'écrie, non sans une certaine joie, que le tremblement de terre est commencé & que le sismographe vient d'en accuser la première secousse.

A ce mot de *tremblement de terre* la jeune madame P., laquelle, pendant la route, ne s'était montrée que fort médiocrement rassurée, pâlit, s'appuie contre la muraille, & comme il arrive dans les opéras comiques où les artistes prennent leurs précautions pour s'évanouir, finit par tomber sur un siège, en proie à une terreur qu'elle ne cherche point à dissimuler. Pendant ce temps, le jeune mari, qui a fait cependant ses preuves sur le champ de bataille parmi les mobiles, jette autour de lui des regards inquiets, & toute sa physionomie trahit l'anxiété et l'épouvante. L'homme le plus ferme devant un danger prévu se trouve déconcerté lorsque son imagination même, à défaut de son raisonnement, est incapable de lui rien dire sur les périls qu'il court & sur les dangers qui le menacent.

Il a fallu à monsieur le professeur Palmieri un courage bien rare pour ne point abandonner son



poste d'observation au milieu de ce désarroi universel de la nature. Tous ces instruments divers que nous voyons fonctionner sous nos yeux avec tant de régularité, & dont chacun accomplit paisiblement sa petite besogne, semblent, au moment de l'éruption, avoir perdu le pouvoir de fonctionner; la science elle-même, empruntant les métaphores des poètes, dit qu'ils sont *affolés*. Le savant, qui a l'habitude de voir se dérouler devant lui les lois paisibles & immuables de la nature avec une régularité dont il connaît le secret, éprouve à bon droit une terreur invincible lorsque les instruments de ses observations & de ses recherches demeurent inutiles entre ses mains. Tandis que le vulgaire se laisse aller aux terreurs du dehors, à une espèce de trouble des sens, le savant éprouve une sorte d'épouvante philosophique & raisonnée devant ses moyens d'investigation, réduits au silence ou poussés à la révolte.

#### 4°. — LE THÉÂTRE DE L'ÉRUPTION

##### I

Nous avons déjà parlé des coulées de lave sur lesquelles passe la voie publique entre Naples & Résina. Les habitants du pays savent parfaitement la date de chacune de ces coulées. Alors même que l'éruption remonte à plus d'un siècle, l'histoire s'en conserve dans les familles; les pères la racontent à leurs enfants, & c'est là, pour le dire en passant, un remarquable exemple de la persistance avec laquelle les traditions locales se conservent lorsqu'elles ont, pour les entretenir & les perpétuer, un monument visible, palpable, & fait pour attirer l'attention des générations à venir.

Descendre du Vésuve pour reprendre sa voiture ou pour remonter dans le chemin de fer, c'est se résigner à n'avoir sur les alentours du volcan & sur le théâtre des éruptions que des notions bien incomplètes. Il convient donc, au lieu de revenir vers le pont de la Maddalena, de suivre la grande route dans la direction de Pompéi, afin de visiter, les uns après les autres, jusqu'à la cité ensevelie, les charmants villages qui s'échelonnent sur le bord de la mer.

A première vue, une observation vous frappe.

On ne comprend pas bien comment, à l'inverse de ce qui se voit partout ailleurs, le rivage proprement dit est désert. Il n'y a absolument pas d'habitations à l'endroit où les flots viennent aborder la terre. Torre del Greco, Torre dell' Annunziata, Pompéi lui-même sont situés à l'intérieur & à quelque distance de l'eau, au lieu d'avoir un port autour duquel soit bâti le village.

La raison de cette anomalie est bien simple.

La mer s'est retirée comme elle l'a fait sur les côtes de la Provence, & par exemple, à Aigues Mortes d'où Louis IX s'était embarqué pour la Terre-Sainte. Ce phénomène est général sur toutes

les côtes de l'Italie. On vous montre à Pise les chaînes qui fermaient l'entrée du port & les blocs de maçonnerie qui en marquaient le contour, alors que maintenant la mer en est si éloignée. Il est facile, du haut de la Tour Penchée, de se figurer le passage des eaux lorsqu'elles se sont retirées. Il en va de même ici, & vous touchez encore de vos mains à Pompéi les anneaux auxquels s'amarraient les navires, en face des docks & des entrepôts si merveilleusement conservés.

Torre del Greco, comme son nom l'indique, était jadis un lieu de station très-fréquenté par les marchands & les touristes d'Athènes. Les Romains y avaient des maisons de campagne, groupées autour de la ville d'Herculanum. On n'ignore pas que Cicéron avait une de ses villas à Pompéi, & on peut encore la parcourir.

La visite d'Herculanum, situé en grande partie sous le village même de Torre del Greco, n'a rien de bien intéressant. Lorsque, avant d'aller à Naples, on a exploré à Rome les immenses souterrains des Catacombes chrétiennes; lorsqu'on a parcouru au soleil la cité vivante encore de Pompéi, on n'éprouve qu'un assez médiocre intérêt devant ces souterrains mal éclairés et aperçus au milieu de la fumée. Nous ne croyons pas excéder notre devoir de narrateur en conseillant aux voyageurs de se passer de cette excursion. En ce qui me concerne, il m'a toujours semblé que vouloir, le Guide à la main, retrouver tous les cailloux dont il parle & tous les détails de curiosité qu'il signale, c'est ressembler un peu à un consommateur inintelligent qui mettrait son amour-propre à suivre, sans en rien passer, la carte des mets au restaurant.

Le jour où je revins de Naples pour achever cette excursion le long de la côte était précisément un jour de fête pour tous les villages de la contrée. C'était le jour de la bénédiction du Vésuve.

Ce jour-là, le clergé de tous ces petits centres se réunit en une procession solennelle pour monter par la grande route jusqu'un peu au-dessus de l'Ermitage, à l'endroit où les guides vous montrèrent une croix de bois. Seulement, il faut prendre la peine de la demander; autrement ils n'en ouvriront pas la bouche, choqués de l'irrévérence avec laquelle le plus grand nombre des touristes passent devant le signe de la rédemption.

Rien de plus pittoresque et de plus animé que le spectacle de la grande route, & en particulier de la grande place de Torre del Greco, au moment où le cortège descend des flancs de la montagne. Il est encore de fort bonne heure, & cependant la cérémonie religieuse est déjà achevée. Avant dix heures du matin, les baraques de saltimbanques sont déjà couvertes, & les spectateurs se pressent en foule à la porte. Tout ce monde paraît impatient de jouir de la vie. En partant j'avais trouvé, à huit heures et demie du matin, le polichinelle napolitain installé déjà sous le balcon de la fenêtre, au milieu du quai de Santa Lucia.

Un des divertissements les plus goûtés dans ces



fêtes populaires, est celui du ballet, que nous ne connaissons guère en France en dehors du théâtre. On reproduit ainsi, sur des affiches écrites à la main, les titres les plus pompeux des œuvres exécutées chaque soir au théâtre de San Carlo, & ces vastes ensembles de chorégraphies sont censés reproduits en miniature par de petites troupes de trois ou quatre enfants, dont s'accommodent avec une rare complaisance ces spectateurs naïfs.

La disposition des lieux fait comprendre la terreur qui s'est emparée des habitants de Torre del Greco, à la dernière éruption, & l'empressement qu'ils ont mis à s'enfuir de leurs demeures.

En effet, au milieu même du village, la pente de la montagne, jusqu'alors assez douce & assez peu prononcée, s'abaisse tout à coup, au point que beaucoup de maisons s'appuient par le bas sur des terrasses perpendiculaires. Il est facile de voir que le jour où la lave arrivera à s'engager sur les hauteurs de cette déclivité si marquée, elle doit infailliblement précipiter son cours & dévorer en bien peu d'instants toutes ces constructions si artistement étagées.

## II

Si l'on emploie fréquemment le chemin de fer lorsqu'on entreprend une excursion au Vésuve, il est encore plus ordinaire parmi les touristes de s'en servir pour se rendre à Pompéi ; il est certain, surtout sur ce dernier trajet qui est le double du premier, qu'on économise un temps considérable. Il est vrai qu'on économiserait plus de temps encore en restant chez soi & en ne point quittant le coin du feu.

Il est à remarquer qu'à partir de Résina & de Torre del Greco, nous ne rencontrons guère plus sur la route que des familles italiennes. L'étranger n'y apparaît nulle part. En effet, c'est précisément l'heure où l'on entend la locomotive mugir à l'horizon & où l'on voit passer au pied des collines un petit filet de fumée blanche que le train laisse derrière lui.

Les Napolitains se sentent donc entre eux & débarrassés des regards importuns sur la grande route de Torre dell' Annunziata. On rencontre tout le long du chemin, aux portes des habitations ou sous les portiques des jardins, des hommes & des femmes dans des attitudes vraiment artistiques, qui regardent la campagne ou le Vésuve d'un air rêveur. Je n'ai jamais vu nulle part une immobilité plus complète &, j'oserais le dire, plus majestueuse. Placés comme ils le sont contre leurs murs, de façon à vous apercevoir dans la direction par laquelle vous arrivez, ils ne prennent point la peine de se déranger ou même de vous accompagner des yeux. On dirait que vous ne valez pas la peine de les distraire de leurs pensées, & que leurs rêveries sont plus intéressantes pour eux que votre souvenir et votre vue.

A l'ombre d'un grand mur blanc surmonté d'un toit qui fait saillie pour protéger une fresque rustique, un groupe de jeunes filles offrent à nos regards un spectacle inattendu. Deux d'entre elles, les mains armées de castagnettes, dansent avec autant de chasteté que d'animation, reproduisant, par leurs gestes & par leur attitude, les évolutions gracieuses qui se déroulent autour des grands vases étrusques. Ce sont les mêmes draperies flottantes, les mêmes nuances simples. C'est la joie de la danse, sans que la vanité ait besoin d'un regard qui la contemple.

Nous n'avons plus ici, comme dans les peintures antiques, un orchestre figuré par un satyre qui souffle dans une double flûte. Trois jeunes filles, les mains enlacées, la tête recouverte de ce voile que retient & qu'entrouvre en même temps une longue épingle d'argent ouvragé, s'appuient contre un piédestal & chantent, dans le dialecte napolitain, une sorte de barcarolle composée moitié de paroles & moitié de roulades. Les jeunes danseuses suivent le mouvement de cette musique humaine, & tout l'ensemble forme un de ces tableaux qu'il faudrait pouvoir fixer avec l'harmonie des voix et les senteurs de la brise.

Les jeunes filles se trouvent surprises, au milieu de leurs ébats, par la rapidité avec laquelle nous arrivons sur elles. Elles nous avaient pris pour des compatriotes, & la curiosité peut-être indiscrette de nos regards ne laisse pas de les déconcerter. Toutefois, à mesure que nous nous éloignons d'elles, je l'avouerai, avec une allure moins vive, elles reprennent leur assurance, et nous entendons de nouveau leurs chants derrière nous.

## III

La grande place de Torre dell' Annunziata est toute prête pour les danses qui doivent commencer au déclin de la première ardeur du soleil. Je regarde en particulier l'orchestre qui attend les musiciens. Au lieu de ces draperies banales & fanées dont on ne manque guère de suspendre les guenilles aux tréteaux des estrades, les montants de bois & presque les sièges disparaissent ici sous les guirlandes de verdure entremêlées de fleurs. Il est à noter également qu'ici, pas plus que dans d'autres villages, on ne voit apparaître comme motifs de décoration les couleurs italiennes, ni aucun emblème qui puisse rappeler de près ou de loin un souvenir politique. Il s'agit pour le moment de s'amuser, & non pas de rien autre chose.

Il ne faut pas passer avec indifférence devant cette petite fontaine dissimulée & en quelque sorte perdue sous l'avancée de ce balcon. Les eaux qui coulent sous vos yeux sont celles du Sarno, qui fournissait aux anciens habitants de Pompéi l'eau nécessaire à leurs usages domestiques.



Déjà, dans les dernières années du seizième siècle, les mesures à prendre pour la reconstruction d'un aqueduc avaient conduit à découvrir un certain nombre de demeures antiques. On avait conçu dès lors de vagues soupçons & une certaine espérance de retrouver la cité disparue. Toutefois, les choses en étaient restées là, & on n'avait pas donné de suite à cette première bonne fortune. Ce ne fut qu'un siècle & demi plus tard, en 1742, sous le règne de Charles III, qu'un nouveau hasard, cette fois exploité avec plus de persévérance, devint le point de départ de ces découvertes inouïes.

On eut besoin pour une manufacture d'armes, établie à Torre dell' Annunziata, de grossir le volume des eaux disponibles. On chercha par conséquent à retrouver le courant dans sa partie supérieure. On fut ainsi conduit au milieu même des habitations de Pompei. Le *Sarno* y alimentait ces magnifiques établissements de bains publics et privés, & ces petites cascades qu'on retrouve infailliblement dans la première cour de toutes les habitations.

#### IV

Je remarque à Torre dell' Annunziata la même disposition des lieux qui m'a déjà frappé à Torre del Greco. Tandis que les environs se déroulent sur une pente légèrement inclinée, le village lui-même descend brusquement vers la plaine inférieure. Si la lave reprenait cette direction, une fois arrivée aux premières maisons, elle serait attirée comme par un gouffre, & il lui faudrait bien peu d'instants pour avoir englouti & recouvert toutes les habitations.

Au sortir de Torre del Greco, on rencontre sur la droite une de ces auberges de campagne dont nous avons parlé plus haut. Celle-ci a quelque chose de séduisant, & bien que nous ayons fait haïte à Portici, nous ne croyons pas devoir nous refuser le plaisir d'y entrer.

En avant du rez-de-chaussée, règne un de ces immenses vestibules que nous avons déjà vus sur de moindres dimensions à Turin & à Bologne. Cette première pièce, entièrement ouverte, est empruntée aux habitudes de la maison antique.

C'était là la partie fréquentée du public, tandis que la demeure du maître & l'appartement des femmes se trouvaient relégués au delà.

Sous ces vastes arcades, traversées au centre par un passage d'allée pour les voitures, l'amphitryon du lieu a commodément installé ses vastes fourneaux, et il étale aux regards du passant la cuisine la plus appétissante du monde. Cette habitude est empruntée aux vieux Romains qui vivaient dix-neuf cents ans avant l'heure présente & antérieurement au tremblement de terre d'Herculaneum.

Pompéi conserve encore un établissement culinaire tout installé & situé dans une des rues les

plus fastueuses de la ville, à peu de distance de la pharmacie centrale. Au lieu d'ouvrir, comme on le fait chez nous, les premières salles à l'appétit des consommateurs, au lieu de reléguer l'officine du cuisinier à des distances inaccessibles ou dans des bas-fonds obscurs, de façon à donner à son travail je ne sais quel air de préparation industrielle, l'aubergiste napolitain, mieux avisé, étale au grand jour ses viandes roses enveloppées dans des toiles blanches, ses poissons éclatants de fraîcheur sur leur lit de verdure, ses fruits suspendus encore aux branches qui les ont portés, ses flacons de vin ambré, entourés de paille tressée & tendant hors de leur enveloppe leur long cou de verre effilé.

Tout ce système d'arcades est surmonté d'une immense terrasse, au milieu de laquelle s'élève une sorte de pavillon en pierre blanche, formé de quatre compartiments. Les portes & les fenêtres de ce pavillon sont ouvertes à tous les vents du ciel; & malgré l'extrême chaleur de la journée, les courants d'air y circulent avec tant de vivacité qu'on se sent saisi et pénétré par le froid. Nous avons toutes les peines du monde à obtenir qu'on veuille bien prendre pitié de nous & nous délivrer du danger imminent d'une fluxion de poitrine.

Au moment où je mettais le pied sur la première marche du haut escalier qui conduit à la terrasse, je rencontre un petit chanteur, la guitare passée en bandoulière & la plume de coq au chapeau. Il me regarde fièrement, comme un véritable artiste, & pour l'entendre je suis obligé de lui demander sa musique. Je monte sur la terrasse, & je m'étonne de voir qu'il ne m'a pas suivi. C'est qu'il fait partie d'un orchestre ambulante, & que, pour me faire plus d'honneur, il est allé chercher ses compagnons. Ils ouvrent alors les deux grandes portes à double ventail de la grande salle qui occupe le devant de la terrasse. Puis, avec un sentiment du pittoresque dont je leur sais gré, ils se rangent à droite & à gauche de façon à ne point nous cacher la vue. Nous avons en effet devant nos yeux la perspective du Vésuve embrasé et fumant. C'est précisément le revers opposé à celui que j'aperçois chaque jour de mon balcon de Naples. Entre les jours espacés de la balustrade, je vois défiler au premier plan les voitures des paysans qui accourent à la fête. Les jeunes femmes portent dans leurs cheveux des ornements d'or & d'argent, & les hommes sont revêtus du costume national que nous connaissons pour l'avoir vu dans nos opéras comiques.

Je ne me crois pas moins difficile qu'un autre en ce qui concerne la musique; le plaisir que j'éprouve à l'entendre lorsqu'elle est bonne explique suffisamment la souffrance que j'endure à la supporter lorsqu'elle ne vaut rien. Je ne sais si cet aspect souriant de la nature, cette population en fête, cette joie extérieure qui nous environne & qui éclate partout autour de nous, contribuent à me rendre indulgent.



Quoi qu'il en soit, ce n'est pas sans une vive émotion artistique que j'entends exécuter à cet orchestre le magnifique duo du quatrième acte du *Ruy-Blas* de Marchetti. J'ai entendu, quelques jours auparavant, à Turin, l'opéra de *Roméo & Juliette*, chanté d'une façon vraiment magistrale par le célèbre ténor Achard. En quelque estime qu'on puisse tenir les vers de monsieur Victor Hugo, il faut bien reconnaître que dans ce quatrième acte de *Ruy-Blas*, le musicien a laissé bien loin derrière lui le poète.

A cette partie instrumentale de notre petit concert succède une mélodie napolitaine dont j'ai quelque peine à suivre exactement toutes les paroles. J'avais, du reste, éprouvé déjà cette même difficulté au petit théâtre de San Carlino en écoutant les *lazzis* de Polichinelle. Les dialectes napolitains, vénitiens & bolonais ont presque, pour un voyageur, même familiarisé avec l'italien, les difficultés & l'attrait d'une langue nouvelle.

Quoi qu'il en soit, le sens général ne m'échappe pas au point de ne pas reconnaître une chanson singulièrement populaire parmi les pêcheurs. Je ne serais pas étonné que cette romance eût fourni la première inspiration au poète allemand Goëthe. Dans tous les cas, cette plainte rimée sur le sort d'une jeune fille attirée & retenue au fond des eaux est certainement contemporaine du Tasse, & les hardis compagnons des expéditions françaises l'ont assurément entendue.

Je ne m'étonne pas de l'émotion que ces humbles musiciens vous communiquent en voyant celle qu'ils éprouvent. C'est, dans toute la force du terme, l'application du vieux précepte d'Horace assez heureusement traduit par Boileau, contre son habitude :

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.

Regardez ces gens-là ! ce ne sont plus de simples musiciens d'aventure, exécutant pour le plaisir d'autrui les airs de leur métier, mais des artistes véritables qui se donnent d'abord à eux-mêmes l'agrément de leurs propres chansons & s'enivrent avant vous de leurs propres mélodies.

Ce concert individuel, dont il m'a plu de me régaler en grand seigneur, ne laisse pas d'exercer une certaine influence sur le prix de la carte à payer. Au lieu de ces bons marchés fabuleux auxquels je suis habitué dans les auberges véritablement italiennes, une fois que je suis bien connu pour un touriste égaré dans ces parages, le maître d'hôtel ne met plus de bornes à ses additions. Le macaroni à la pomme d'amour ou à la pomme d'or, *con pomidore*, lequel se vend partout quinze centimes, m'est soigneusement compté un franc cinquante. On me demande six sous pour la tasse de café, qui, dans les établissements les plus élégants, ne vaut jamais que dix centimes. La petite servante est un peu confuse en m'apportant cette note, qui lui paraît à elle-même exorbitante. Je me hâte

de la tirer d'embarras en m'exécutant de la meilleure grâce du monde. Quelques instants après, mon cocher me remercie & m'apprend que ses chevaux & lui-même ont passé par-dessus le marché.

## V

Depuis Torre dell' Annunziata jusqu'à Pompéi, la campagne se modifie : elle présente un aspect plus fertile, & l'on ne voit plus, comme précédemment, des coulées de laves relativement récentes se prolonger à droite et à gauche de la route que l'on traverse. On est cependant encore ici fort près du Vésuve, & le torrent dévastateur n'aurait pas un bien grand parcours à faire pour y arriver s'il lui prenait fantaisie de se déverser de ce côté. Mais, depuis longtemps, les éruptions ont pris un autre chemin, & la verdure des campagnes efface & recouvre les traces des catastrophes passées.

Rien de plus imprévu & en quelque sorte de plus déconcertant que la façon dont Pompéi s'offre aux regards. Vous suivez paisiblement, en venant de Torre dell' Annunziata, une route qui traverse de vertes prairies. Cette active verdure, assez rare dans cette partie de l'Italie, est due ici à un aménagement des eaux du Sarno. Peu à peu, sur votre gauche, le sol monte par une pente insensible, jusqu'à dessiner une série de petites collines plus verdoyantes encore que la plaine.

Au bout de quelques instants, vous vous trouvez en face d'une construction légère, couverte de chaux blanche et bâtie sur la lisière du chemin. Vous y lisez en grosses lettres cette enseigne : *Restaurant français des Ruines*. Vous êtes arrivé, & vous êtes tout étonné de ne rien apercevoir.

On vous fait prendre, à l'angle même du restaurant, une allée qui va à gauche en montant & qui commence par une rampe d'escalier. Là encore, vous cheminez entre deux monticules couverts de fleurs, et rien ne vous fait pressentir le voisinage si immédiat de cette grande cité disparue. Ces collines que vous avez aperçues au dehors sont la ville elle-même dans sa partie encore inexplorée ; le sol du chemin qui vous conduit, & que vous foulez sous vos pieds, repose comme tout le reste sur des maisons, des palais et des temples qui n'ont point encore revu le jour.

Les archéologues les plus compétents estiment que la grande moitié de Pompéi est encore ensevelie sous la cendre. Telle qu'elle est toutefois, cette ville antique m'a saisi & confondu. Je ne m'attendais pas à ces vastes dimensions, à cette grandeur encore vivante, à cette résurrection pour ainsi dire, que vous impose votre propre imagination. J'avais eu beau lire & apprendre sur Pompéi les récits des voyageurs & les descriptions des érudits ; je me suis senti surpris comme devant un spectacle dont je n'aurais rien prévu. Cette impression est entrée en moi avec la vivacité & l'exactitude d'une



épreuve photographique, & le sujet de Pompéi a trop d'intérêt pour être traité incidemment.

Un peu au delà de Pompéi, sous les flots de la mer calme, dort en paix la jolie cité de Stabies. C'est là qu'à l'époque de la grande éruption, Pliny le naturaliste avait débarqué en venant de Misène, où il commandait la flotte.

Stabies ne serait pas moins intéressante pour la science et pour l'histoire que ses deux sœurs d'Herculanum et de Pompéi; mais elle se trouve complètement plongée dans l'eau, probablement par suite d'un affaissement de terrain entraîné par cette grande convulsion de la nature. On a bien essayé aussi de la rendre à la vie et à la lumière; mais la mer défend sa proie, & jusqu'ici les efforts ont été infructueux & les travaux considérés comme impraticables. Il serait peut-être temps d'en appeler de cet abandon & de mettre ici au service de l'archéologie les ressources de nos ingénieurs modernes & les puissances de nos procédés perfectionnés.

L'étranger qui voit passer sur sa tête les tourbillons de la fumée, qui entend gronder sourdement le Vésuve, & aux yeux duquel apparaît, chaque soir, la lueur mystérieuse de cette fournaise incandescente, se demande comment des populations entières peuvent s'obstiner à braver ce fléau. Elles dorment cependant à portée de ce péril, de la même façon que le pêcheur s'endort à la haute mer dans sa barque qui flotte sur les abîmes. Ce voisinage du danger n'est pas sans charme pour l'homme. Il y a dans notre nature, même chez les gens les moins hardis, un côté généreux & chevaleresque qui ne se refuse point aux aventures. On dirait que cette pensée & cette menace de la mort donnent plus de douceur & de prix à la vie. C'est ainsi que les habitants de l'ancienne Égypte assésaient un squelette à la table de festin, afin que la jouissance présente, toujours à la veille de s'évanouir, devint à la fois plus vive & mieux sentie.

ANTONIN RONDELET.

---

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

### NOUVELLES VARIÉES

PAR MADAME MATHILDE BOURDON (1).

CETTE publication, d'une plume habile, féconde, & de plus en plus sympathique, offre cinq nouvelles de couleurs bien tranchées. Sous ce titre *Don Quichotte*, se cache une fine critique de notre époque où tout a fléchi : Édith, esprit antique & chevaleresque, ne comprend que la foi, l'honneur, le devoir; & cependant, lorsque son pays accable cherche ses défenseurs, au début de nos épreuves, la jeune fille reconnaît que le grand nombre se soucie peu des intérêts élevés; que l'indifférence, l'amour du bien-être ont étouffé ce noble enthousiasme, né surtout des principes gardés, & qu'elle-même semble, à presque tous, une figure du passé, combattant pour des chimères, comme le héros de Cervantès. Son frère redevient digne de son blason,

mais son fiancé, ou du moins celui qu'on lui destinait de loin, reste vulgaire. Un caractère fort se dessine au second plan; Édith l'honneur & l'admiration.

Ces pages sont d'une vérité triste, parce qu'elle est palpable. On voudrait voir se relever cette génération, plus molle & plus oublieuse que viciée. Heureux l'auteur s'il peut quelque jour achever cette histoire par un tableau, aussi vrai, de nos âmes retrempees dans la souffrance & le dévouement.

Un coup de tête nous montre une femme frivole brisant un bonheur qui devait suffire à la terre. Au jour de son veuvage, elle croit du moins retrouver ses enfants; ils ne la connaissent plus, c'était leur père qu'ils aimaient. Anna souffre & pleure, son émotion nous gagne & ne nous quitte plus, jusqu'à ce que nous retrouvions, près de la veuve, ce jeune homme dont la stoïque fermeté, vaincue par le sentiment filial, n'a plus que des larmes & des bénédictions pour sa mère.

Avec *Léa* nous rentrons dans la Rome de Constantin. La couleur locale, soutenue d'une érudition qui double l'intérêt, nous fait toucher du doigt ces deux sociétés vivant côte à côte; chrétiens &

(1) Chez Bray & Rétaux, 82, r. Bonaparte, prix : 2 fr.



païens sont étudiés & peints avec finesse. Léa, par ignorance, déteste ce que vénérât sa mère. On la voit, défendue par un préjugé séculaire, lutter, faiblir, & enfin tomber aux pieds même de cette mère inconnue, tant elle a de puissance sur le cœur de sa fille, jusque dans le silence des Catacombes.

Dans *Lucifer* (1), les plaies vives de notre société sont touchées avec cette intelligence qui, tout en détestant le mal, l'explique. Deux sœurs, devenues pauvres, descendent du rang de leur père. Christine trouve une angélique patience dans les certitudes de l'espérance chrétienne, & atteint la limite de la plus pure charité. Judith, qui ne croit qu'à la terre, analyse ses souffrances. Saturée d'humiliations & d'obscurités fatigues, la sécheresse d'un cœur indécis achève l'œuvre de la révolte en elle. Respirant le luxe raffiné d'une société en décadence, les sophismes d'un niveleur, qui formule ce que l'envie lui soufflait, à elle, la jettent dans le camp de la Commune; elle y porte ses haines ardentes pour tout ce qui l'a blessée; elle aide les démolisseurs à saper la société par sa base : l'éducation chrétienne; & quand l'armée de la France a délivré Paris, elle venge ses utopies en activant la flamme qui dévore nos monuments. Le style de cette nouvelle est incisif, & de chaque page ressort cette double pensée : — Perfectionner l'ordre social est un devoir; le renverser est un crime.

Dans *Valérie*, nous sommes témoins de ce duel, ancien déjà, engagé entre le capitaliste & l'ouvrier, Monsieur Huguenin, fabricant, représente ce qui est généralement; sa fille, ce qui devrait être. Mathieu, contre-maître, est le meneur, mené lui-même par un corps puissant & invisible; Victor est la brute qui blesse dans l'ombre & tuerait au besoin. Valérie, dès son jeune âge, a compris la charité à la vue du malheur touchant d'une petite fille. Elle ignore la science des Économistes, mais elle sent qu'on ne peut pas dire en ce monde tout est bien, ni tout est mal, & qu'il y a quelque chose à faire en dehors des réclamations exagérées ou absurdes des ouvriers. Elle est riche, elle ne les méprise pas, elle cherche à soulager leurs fautes, elle dit à son père : *Faisons-leur du bien...* & comme appuyé sur des raisonnements justes mais secs, monsieur Huguenin ne comprend pas cette solution du problème social, elle ajoute, avec une grâce toute féminine & qui doit triompher : *C'est le seul moyen... de me rendre contente.*

M<sup>me</sup> DE STOLZ.

(1) Cette nouvelle a paru en 1871 dans le *Journal des Demoiselles*.

LES

## RUES DE PARIS

PAR M. B. BOUNIOL (1).

Autrefois, & de nos jours encore en province, dans ces villes que le balai des révolutions n'a pas nettoyées de leurs vieux souvenirs, il suffisait de connaître l'ancienne chronique locale, pour expliquer les noms, parfois bizarres, parfois poétiques, dont on avait baptisé les rues & les places d'une cité. Ces noms étaient immuables, comme les pierres même des édifices; & des récits, transmis d'âge en âge, expliquaient le pourquoi de ces appellations. Les gens d'Amiens savaient l'origine de la rue des *Trois-Maries*, ou des *Six-Corps-sans-Tête*; les gens d'Orléans connaissaient celle du *Martroy*; les gens de Nancy, du cours Stanislas; ceux de Saint-Omer n'ignorent pas le motif du nom de la rue du *Pélicorne* ou de l'*Écusserie*; les Cambraisiens, de celles des *Vaucelles*, des *Quéliviers* et des *Soupirs*; les Lyonnais, des places *Bellecour* ou bien des *Terreaux*; les Lillois, de la Place de *Rihour*; les Rennois, du chemin de *Quinelleu* ou de la rue *Tronjolly*, & les Parisiens, enfin, savaient à merveille les origines des rues *Git-le-Cœur*, *Barbette*, *Coquillière*, de la *Jussienne*, *Cocatrix*, d'*Enfer*, etc.

Les révolutions ont changé tout cela, & la pioche redoutable de monsieur Haussmann n'y a pas nui. Les révolutions ont pour première œuvre & premier besoin, l'anéantissement du passé, & nous avons vu, spectacle douloureux & grotesque! les peintres occupés à débaptiser des rues, pendant que les Prussiens marchaient sur Paris! Donc, chaque métamorphose du gouvernement a métamorphosé des noms de rues; d'autres n'avaient plus de raison d'être, les institutions & les édifices auxquels ils se rattachaient avaient disparu; des voies nouvelles étaient tracées à travers la ville, il fallait aussi les désigner, & à Paris surtout, l'on emprunta, à l'histoire, les noms des grands hommes, des savants, des lettrés, des généraux, des hommes d'État.

La ville devint un Plutarque animé, la science y gagne, le pittoresque y perd.

Il faut de nouveaux livres pour expliquer Paris aux curieux, & de nouvelles cartes routières pour y guider le voyageur. Ni Saint-Foix, ni Félibien, ni Sauval, ni Dulaure ne suffiraient aujourd'hui; leur érudition détaille le vieux Paris, relégué dans les ombres du passé, mais le nouveau Paris, avec ses grandes voies, ses interminables boulevards, ses quais, ses marchés & son immense réseau de rues,

(1) Chez Bray & Rétaux, 82, rue Bonaparte, Paris. — Trois beaux volumes in-8°, prix : 15 fr. — Petite édition, prix : 9 fr.



a trouvé un historien compétent, monsieur Bathild Bouniol, à qui l'on doit une excellente *Histoire des Marins français*, & une *Histoire des Grands Capitaines*, publiées sous le titre de : *La France héroïque*. Il ne s'est pas attaché aux monuments, sujet trop étendu qui, à lui seul, demanderait des volumes, ni à l'histoire de la Ville elle-même; il a seulement relevé tous ces noms nouveaux, imposés aux voies de communication, & il a fait, d'une manière précise & intéressante, la biographie des personnages illustres dont on a voulu ainsi éterniser la mémoire.

L'auteur nous fait jouir, dans ce travail, des fruits de longues & consciencieuses recherches; chacune de ses notices, puisée aux meilleures sources, écrite d'un style simple & rapide, instruit, intéresse, amuse. Beaucoup d'entre elles dissipent des préjugés séculaires contre des personnages, calomniés par leurs contemporains; d'autres trouvent des choses à apprendre même aux gens instruits : car la Municipalité de Paris a mis en lumière grand nombre d'hommes oubliés ou inconnus; toutes se lisent avec un extrême intérêt. Je citerai parmi les meilleures celle sur *Beethoven*, sur *Dupuytren*, sur *Froissard*, sur *Olivier de Serres*, sur *Lhomond*, sur *Elisa Mercœur*, sur *Eustache Lesueur*; toutes sont semées d'anecdotes, de citations, d'aperçus neufs, ingénieux, & inspirées par les plus religieuses pensées. Tout est à lire ou à consulter.

Un vocabulaire très-bien fait des rues vieilles & nouvelles de Paris termine ce bel ouvrage. Nous allons lui emprunter quelques citations, afin de plaire à nos lectrices parisiennes.

» *Rue Amélie*. Elle porte ce nom en l'honneur de mademoiselle Amélie, fille de monsieur Pihan de la Forest, l'un des principaux propriétaires riverains. Cette jeune personne, morte à l'âge de quinze ans, avait été, dans sa courte existence, un modèle accompli des plus touchantes vertus.

» *Rue de Babylone*. Doit son nom à Bernard de Sainte-Thérèse, évêque de Babylone, qui possédait plusieurs maisons & jardins, sur l'emplacement desquels fut construit le séminaire des Missions-Étrangères.

» *Rue Cassette*. Altération du nom de *Cassel*, nom donné à un hôtel qui s'élevait dans cette rue & qui avait été bâti par Robert de Cassel, fils du comte de Flandre.

» *Rue du Dragon*. Ce nom vient d'un *Dragon* sculpté au-dessus d'une porte.

» *Rue des Enfants-Rouges*. Hôpital où l'on recevait les orphelins natifs de Paris. Ils étaient

vêtus de rouge «pour marquer que c'est la Charité qui les fait subsister.

» *Rue Feydeau*. Non d'une famille anciennement connue dans la magistrature.

» *Rue Guénégaud*. Ce nom vient d'un hôtel appartenant à Henry de Guénégaud, secrétaire d'État en 1644.

» *Rue des Vieilles-Haudriettes*. Prend son nom du couvent des religieuses dites : Haudriettes, fondé par Étienne Haudri.

» *Rue du Jardinot*. A pris son nom du jardin de l'hôtel Vendôme, situé entre cette rue & celle du Battoir.

» *Rue de la Licorne*. D'une enseigne qu'on y voyait en 1297.

» *Rue des Martyrs*. Doit son nom à une chapelle érigée à l'endroit où l'on croit que Saint Denis a été décapité.

» *Rue des Nonnains-d'Yères*. Ève, abbesse d'Hyères, acheta en ce lieu une maison qui devint un couvent.

» *Quai des Ormes*. Vient d'une allée d'ormes qu'avait fait planter Charles V & qui conduisait à l'hôtel Saint-Paul.

» *Rue Papillon*. Doit son nom à monsieur Papillon de la Ferté, contrôleur des affaires de la chambre du roi. Il périt sur l'échafaud en 1794.

» *Rue Quincampoix*. Ce nom venait de sa situation, parce qu'elle était de cinq paroisses différentes : *Quinque Campanæ*.

» *Faubourg du Roule*. A pris son nom de l'ancien village de *Roule* que Paris, en s'étendant, a complètement absorbé.

» *Rue de la Santé*. Parce que cette rue conduisait à la maison de santé ou hôpital fondé par la reine Anne d'Autriche.

» *Rue Tiquetonne*. Du nom d'un riche boulanger qui y demeurait en 1339.

» *Rue de Verneuil*. Doit son nom à Henri de Bourbon, duc de Verneuil, qui la fit ouvrir en 1640.

» *Rue de Watt*. Mécanicien écossais, qu'on a surnommé le Christophe Colomb de la mécanique.

» *Rue de Xaintrailles*. Bien placée entre la rue de Domremy & la Place Jeanne d'Arc.

Nous formons le désir que l'utile ouvrage de monsieur Bouniol se répande : il est de ceux qu'on peut louer avec une plénitude d'éloges & recommander sans restriction.

L'écrivain des plus goûtés autrefois, à ses débuts comme poète, s'est signalé comme érudit. Et on trouvera généralement son érudition aimable.

M. B.



# LES SAINTES DE FRANCE

## SAINTE BERTHE. — LA BIENHEUREUSE LOUISE DE SAVOIE — SAINTE GLOSSINDE

24 Juillet.

24 Juillet.

25 Juillet.

**I**l existe un touchant air de famille entre ces pieuses femmes qui, durant les premiers siècles de la monarchie, ont si puissamment contribué à asseoir sur la terre de France le trône du Christ & à imprimer dans les esprits ce cri d'exaltation & de joie, inscrit sur les monnaies même : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat!* Presque toutes ont vécu dans le monde, elles ont rempli les devoirs du mariage & de la maternité, & ce n'est que dans un âge avancé qu'elles ont pu consacrer leur existence à l'Époux céleste qui possédait leur cœur.

Comme Sainte Rictrude & Sainte Ide, Berthe connut toutes les obligations & toutes les peines de la vie. Elle était née sous le règne de Clovis II; son père se nommait Rigobert, il était comte de Ponthieu, & sa mère, Ursanne, était fille du roi de Kent, car alors l'Angleterre se voyait divisée en plusieurs royaumes. Ce nom de *Berthe* qui lui fut donné au baptême signifie, dans les langues du nord, brillante ou lumineuse, & les vieux historographes disent qu'en effet la lumière céleste l'éclaira dès sa tendre enfance. Elle épousa Sigefroy, beau-frère de Sainte Rictrude & elle vécut vingt-deux ans avec lui dans une étroite union. Devenue veuve, mère de cinq filles, elle se donna sans retour aux œuvres de piété & de charité; & comme en ces temps où le christianisme s'établissait à peine dans le nord des Gaules, la plus grande, la plus utile entreprise, à la gloire de Dieu, c'était d'élever une église, elle bâtit aux bords de la Ternoise dans la Morinie, en un lieu appelé Blangy, une chapelle & des cellules. Elle dédia ce sanctuaire à la Sainte Vierge; & bientôt elle y prit le voile avec deux de ses filles. La troisième, Emme, habitait auprès de sa mère; les deux dernières étaient mortes en bas âge. Quelques

années s'écoulèrent dans le repos & la douceur sévère de la vie monastique; mais les infortunes d'Emme troublèrent profondément sa mère. Un noble Anglo-Saxon l'avait obtenue en mariage & emmenée en Angleterre; après quelques années paisibles, son mari la prit en haine, l'accabla de mauvais traitements & de marques de mépris, & enfin la renvoya en France. Elle tomba malade dans le trajet & mourut au moment où le navire touchait au port. Berthe ensevelit de ses mains le corps de sa fille infortunée & ne cessa de verser sur elle ses larmes & ses prières.

De plus en plus détachée de la terre, de plus en plus livrée à l'amour divin, Berthe poursuivit son pèlerinage jusqu'à près de quatre-vingts ans; elle mourut dans le Seigneur, le 4 juillet 725.

*La bienheureuse Louise de Savoie*, issue de cette noble maison, si longtemps fidèle à Dieu, devint l'épouse de Hugues, prince de Châlons; & exerçant sur son mari le plus heureux empire, elle l'enflamma d'ardeur pour la perfection évangélique. Les pauvres étaient les seuls enfants de ces pieux époux, & lorsque Louise fut devenue veuve, elle suivit l'exemple qui avait entraîné vers l'austère pauvreté de l'ordre séraphique tant de princesses & de grandes dames, & elle entra dans le monastère de Sainte-Claire d'Orbe en Suisse. Elle y vécut petite & cachée, & y mourut en Dieu, le 24 juillet 1503. Elle a été béatifiée par le Pape Grégoire XVI.

Sainte *Glossinde* ou *Glosselinde* vécut à la cour des rois d'Austrasie & après avoir vu de près le monde, elle ne voulut que Dieu seul. Elle prit le voile à Metz & mourut, pleine de vertus & de bonnes œuvres, à l'âge de trente ans, vers l'année 778. Elle est spécialement honorée à Metz.

M. B.



## HISTOIRE D'YSEULT

(SUITE.)

XVII

**L**a douce voix maternelle fit son petit chemin dans le cœur de Suzanne; ce fut pourtant sans y porter une conviction entière. Suzanne voyait très-bien les avantages d'une union qui ne la séparait pas de ses parents, qui lui donnait, avec une grande fortune, l'affection d'un homme agréable à tous, chéri de tous; elle-même aimait Hector d'une bonne & franche amitié qui ne demanderait pas mieux que de se transformer en confiant amour conjugal. Elle ferait grand plaisir à son père & à sa mère, elle assurerait l'avenir de ses jeunes frères, elle verrait s'ouvrir devant elle une route unie & fleurie; sa raison appréciait & son cœur même goûtait ces espérances. Cependant il lui restait un doute, elle ne pouvait croire qu'Yseult n'eût pas envié ce nom, cette main qui s'offraient à elle. Mille souvenirs lui revenaient; des circonstances frivoles prenaient tout à coup un corps, se dressaient comme des fantômes, & l'esprit candide de l'enfant pénétrait plus loin & plus juste que celui de sa mère, livré qu'il était aux adorations maternelles, & qui ne pouvait comprendre qu'on aimât, en ce monde, autre chose que Suzanne. Pendant toute la nuit, Suzanne roula ces pensées diverses dans sa tête, & le docile sommeil de ses dix-neuf ans ne la visita guère. Dès qu'elle entendit du bruit dans la maison, elle se leva & courut vers madame Duport :

« Eh bien? petite? » lui dit-elle.

La petite s'assit sur un tabouret aux pieds de sa mère, & comme aux jours encore bien proches de son enfance, elle appuya sa tête sur les genoux qui l'avaient tant de fois bercée.

« Est-ce oui? continua madame Duport.

— Maman, répondit-elle, ce serait oui, & sans aucune arrière-pensée, puisque vous & papa me le conseillez; mais je pense toujours à Yseult.

— Tu t'arrêtes à une rêverie, Suzanne, puis-qu'on te le dit! Yseult est la vraie sœur d'Hector.

— Vous croyez que ce mariage ne lui ferait pas de peine?

— Je suis sûre qu'elle le désire. Yseult est très-bonne, parfaitement obligeante: elle a été utile à Hector durant son infirmité; maintenant, elle va

reprendre sa liberté, & elle sera charmée de voir son cousin marié & heureux. Je t'engagerai à avoir pour elle les plus grands égards, car les vieilles filles dévouées & intelligentes sont un trésor pour une famille.

— Mais Yseult n'est pas vieille!

— C'est tout comme: si infirme! sois sûre qu'elle se rend justice & que, depuis ce malheureux accident, elle n'a pas songé une minute au mariage. »

Madame Duport, peu observatrice de sa nature, était profondément convaincue de ce qu'elle disait, ce qui rendait son argumentation presque irrésistible; sa bonhomie sincère valait mieux que de l'éloquence, surtout pour l'enfant habituée à recevoir de ses lèvres tout enseignement & toute vérité! Les fantômes inquiets de la nuit s'évanouirent, & à un nouveau:

« Eh bien! » de sa mère.

Elle répondit:

« Puisque vous pensez que c'est bien, maman, soit!

— Sans répugnance?

— Non, maman, j'ai bien confiance en monsieur Hector!»

Monsieur Duport, informé, embrassa joyeusement sa fille & porta la nouvelle à ses associés. Monsieur Vouvray & son fils accoururent; ils semblaient tous les deux très-émus; Hector embrassa & remercia ses futurs parents & baisa les mains de Suzanne en lui disant :

« Ma vie tout entière sera à vous!

— Ma chère petite fille! lui dit monsieur Vouvray en l'embrassant sur les deux joues, vous serez heureuse, j'y compte, en devenant ma seconde enfant! je suis votre vieil ami, vous le savez bien?

— Et moi aussi, reprit Hector; je vous dois déjà la vue, Suzanne, & je vous devrai le bonheur de ma vie. Sans vous ce ne serait pas la peine de voir ni de vivre! »

Elle répondait à ces témoignages avec simplicité, un peu surprise de l'enthousiasme qu'elle excitait, & fort contente de la joie qui rayonnait sur le visage de ses parents. Monsieur Vouvray se disait & se trouvait heureux: pourtant, le souvenir d'Yseult mettait un peu d'amertume au bord de la coupe, & il fallait qu'il contemplât son fils, son



filz guéri, sauvé, radieux, pour se reprendre à la joie.

« Pauvre Yseult ! se disait-il, elle l'aimait sans doute... elle l'oubliera... on finit toujours par oublier... »

La nouvelle se répandit, le soir même, dans la maison, & le lendemain, dans le pays; Yseult l'apprit de la bouche de monsieur Vouvray : elle garda une contenance fière & sereine; elle écrivit à Suzanne un mot rempli d'affection & de vœux, s'excusant sur une légère indisposition de madame de Breuilly, qui la retenait au logis, & qui l'empêchait même de recevoir ses amis; mais sa chambre, son crucifix, son chevet, ces discrets confidents, virent couler bien des larmes, & comme l'a dit un poète allemand, la journée brillante ne révèle pas combien il est tombé de pluie durant la nuit.

Suzanne était l'objet de toutes ces attentions, de tous ces hommages qu'on amasse comme des montagnes de fleurs, au seuil de la vie nouvelle, pour en cacher les épines aux yeux éblouis des fiancés, comme si tout chemin ici-bas n'était pas un chemin de la croix ! Dès le matin, arrivaient chez elle les bouquets blancs, camélias ou roses, bruyères ou muguet, que souvent un billet de monsieur Vouvray, sérieux & tendre, accompagnait. Lui aussi réclamait le droit d'offrir à sa bru future des présents, arrhes de la corbeille, une belle bague, une croix, un nécessaire de voyage; Hector étudiait les goûts & même les caprices de sa fiancée; il parlait de meubles & de tentures, & faisait des plans de voyages & de vie à deux, & emportée dans ce tourbillon, comblée d'affection, de gâteries, Suzanne se demandait si elle était bien la même petite fille, qui, trois semaines auparavant raccommoait les chaussettes, tenait les comptes de la cuisine & faisait à nonner à ses frères leurs premières leçons de latin.

Un matin, elle était seule dans sa chambre quand une jeune servante, nouvelle arrivée, entra cachant sa figure rougeaude derrière un buisson de fleurs.

« Hein ! dit-elle avec sa familiarité campagnarde; est-ce beau ! voyez, mam'zelle Suzanne ! & ce bout de corde qu'on a mis autour des fleurs ! j'espère ! »

Elle montra à Suzanne un bracelet, torsade d'or & de perles, qui avait peine à contenir la gerbe parfumée. Suzanne le défit, le regarda & la servante le regarda aussi.

« C'est de l'or tout pur, n'est-ce pas ? & voilà votre nom, je suppose, sur ce machin, votre nom écrit en petites lettres blanches ? »

— Ce sont des perles fines.

— Ah ! c'est fameux, ça. Eh ben ! mam'zelle Suzanne, je suis ben aise que ça soit vous, & pas mam'zelle Yseult, qui mariiez monsieur Hector. Ce n'est pas que je veuille mal à mam'zelle Yseult, Jésus ! non, mais je vous aime mieux.

— Monsieur Hector a donc pensé à épouser mademoiselle de Breuilly ? demanda Suzanne,

QUARANTIÈME ANNÉE. — N° VII. — JUILLET 1872.

poussée par un besoin irrésistible de savoir enfin la vérité.

— Dame ! je ne sais pas. Mais mam'zelle Yseult l'aime tout plein; elle ne fait que pleurer, elle est maigre comme un Dieu de pitié, & hier encore elle est sortie de la messe avec les yeux tout rouges... Je sais ça par ma sœur Zélie, qui est cuisinière chez ces dames, comme vous savez, mam'zelle.

— Elle est triste, elle pleure ! dit Suzanne parlant tout haut sans s'en apercevoir.

— Ça fait compassion, mam'zelle, quoique devant le monde, mam'zelle Yseult ait toujours l'air grand. Mais, vous savez, il n'y a pas de secrets pour les domestiques... Mais chacun pour soi & Dieu pour tous, j'aime mieux que ce beau mariage soit pour ma dame que pour une autre. »

Suzanne n'interrompit plus le babil de Nanette, & la bonne fille, croyant n'avoir rien dit que de très-ordinaire, retourna bientôt à sa lessive qui l'attendait. Sa jeune maîtresse mit un chapeau, un manteau, appela son frère Joseph, le compagnon habituel de ses promenades, & sortit avec lui.

## XVIII

Une heure après, elle frappait à la porte du chalet, envoyait Joseph jouer au jardin, &, bravant la consigne du vieux domestique, elle montait rapidement chez Yseult.

Yseult tressaillait à cette apparition.

Elle était assise, toute abattue, auprès de sa fenêtre; ses yeux, voilés & fatigués, erraient sur le paysage, sur la route ombragée qu'Hector avait tant de fois franchie; près d'elle, sur le guéridon, se trouvaient les vieux livres lus ensemble, les dernières lettres qu'il lui avait écrites d'Angleterre & une vue du collège d'Eton qu'il lui avait envoyée.

Suzanne, d'un coup d'œil prompt, vit ces détails, &, sans laisser du temps à la réflexion, elle prit la main d'Yseult & lui dit :

« Je veux vous annoncer la nouvelle : je n'épouse plus monsieur Hector. »

Elle s'attendait à voir une lueur de joie sur ce visage attristé. Ce fut tout le contraire. Yseult joignit les mains & s'écria :

« Vous ne l'épousez pas ! ô Suzanne ! il sera si malheureux ! »

— Tant pis, s'écria Suzanne avec crânerie. Pourquoi a-t-il si mauvais goût ? C'est vous qu'il doit aimer, c'est vous qu'il doit épouser, Yseult ; vous qui avez été son salut dans les plus mauvais jours !...

— Il ne m'a rien promis, je n'attends rien de lui, répondit-elle d'une voix précipitée par l'angoisse intérieure. Il vous aime, ma chère Suzanne...

— Je ne lui pardonne pas de m'aimer & de vous faire pleurer, de vous faire maigrir... »



Yseult rougit :

« Si je maigris, je vous prie de croire que mon cousin n'y est pour rien, dit-elle en s'efforçant de sourire. »

Suzanne lui saisit les deux mains, la regarda au plus profond des yeux & lui dit :

« Yseult, donnez-moi votre parole d'honneur que vous n'aimez pas Hector comme on aime celui qu'on voudrait épouser. Dites ! »

Yseult ne répondit pas.

L'enfant obstinée réitéra sa question.

« Vous êtes folle, lui dit Yseult avec une impatience mêlée de tristesse.

— C'est possible, quoique je me croie très-raisonnable. Votre silence me suffit : je ne serai jamais madame Vouvray. »

Elle baisa le front d'Yseult, &, légère comme une biche, elle sortit de la chambre, descendit l'escalier, salua de loin madame de Breuilly, qui se dirigeait vers elle, prit le bras de Joseph, et ils descendirent à pas rapides la route qui menait à la maison.

Madame de Breuilly courut trouver sa fille ; un mot lui apprit ce qui venait de se passer, & Yseult dit en pleurant :

« La folle générosité de cette enfant me tue. »

## XIX

« C'est un coup de foudre, dit Hector à son père en relisant pour la troisième fois la lettre qu'il venait de recevoir de monsieur Dupont. Comprenez-vous quelque chose à cela ? »

— Rien. Suzanne semblait contente, & elle est si franche, cette petite, qu'elle ne pourrait ni ne voudrait déguiser sa pensée. Quant à ses parents, ce mariage leur plaisait évidemment. Ce refus est incompréhensible. Mon pauvre garçon, que faire ?

— Je veux savoir d'elle-même pourquoi elle me refuse, dit Hector ; si elle s'obstine, elle aura brisé ma vie.... Je l'aime comme vous aimiez ma mère.

— Veux-tu que j'aie causer avec elle ?

— Non, père, j'irai moi-même.... c'est une sentence que cette enfant va prononcer sur moi... Ah ! qu'on est fou d'aimer !

Suzanne travaillait paisiblement à côté de sa mère lorsque Hector entra.

Madame Dupont avait perdu sa placidité accoutumée ; comme toutes les bonnes mères de notre bonne France, elle avait un ardent désir de marier sa fille, & la rupture d'une union si prochaine la contristait évidemment. Tous ses projets renversés ! Le tisserand qui voit se rompre les fils de sa trame, le peintre qui voit dévorer par le feu son grand tableau, l'architecte qui voit s'écrouler le monument presque achevé pourraient seuls comprendre le désappointement amer de la pauvre

femme. Elle accueillit Hector avec une nuance visible d'embarras & de tristesse ; Suzanne, au contraire, leva sur lui un clair regard, & lorsqu'il sollicita la faveur d'un moment d'entretien, elle se tourna aussitôt vers lui, il lui prit la main, elle la retira.

« Est-ce un symbole ? dit-il. N'est-elle plus à moi ? »

— Monsieur Hector, répondit Suzanne avec fermeté, je vous fais de la peine & je le regrette ; mais il ne peut en être autrement. Je ne serai pas votre femme, & si j'ai consenti à faire un éclat, à reprendre ma parole donnée, à blesser votre père, que j'aime depuis mon enfance, c'est que j'ai senti, au fond du cœur, que nous ne serions pas heureux ensemble.

— Mais dites ce que vous voulez de moi ? que faut-il faire ? que faut-il corriger en moi ! dites, Suzanne ! je ferai tout pour vous obtenir.

— Ne faites rien, dit-elle, oubliez-moi. (Vous trouverez ailleurs quelqu'un qui vous appréciera & vous fera oublier ce petit moment de chagrin. Vous avez ma réponse, n'insistez pas, monsieur Hector, ce ne serait pas digne de vous. »

Elle se leva tranquillement & quitta la chambre, très-contente, au fond de l'âme, puisqu'elle avait repris sa parole, tout en gardant le secret surpris à Yseult. Son accent, sa fermeté avaient convaincu Hector ; il voyait avec évidence qu'il ne pourrait rien sur cette enfant si simple & si droite ; ses espérances brisées brisaient son cœur, & rentré chez lui, cet homme hautain & froid versa, dans sa chambre solitaire, les larmes les plus amères qu'il eût versées de sa vie.

Le lendemain soir, monsieur Vouvray vint au chalet, où, depuis quelque temps, il n'avait fait que de rares apparitions. Yseult le reçut et lui dit aussitôt, avec cette prescience que l'amitié donne :

« Qu'est-il arrivé ? Vous paraissiez triste, mon oncle ? »

— Hector est parti pour Paris, répondit-il, & j'étais depuis longtemps si habitué à sa présence que son départ me rend tout mélancolique. Il le fallait pourtant, il se distraira de son chagrin.

— C'est donc vrai... tout est rompu ?

— Très-vrai, ma pauvre Yseult ! cette petite péronnelle a repris sa parole, & ce sans rime ni raison. Et Hector, amoureux comme un fou, ne peut pas digérer cet affront.

— Je le comprends.

— Il était si heureux, mon pauvre garçon ! que de rêves, de projets, de châteaux en Espagne que le caprice d'une enfant a fait crouler ! Auriez-vous jamais pensé, Yseult, qu'il y eût tant d'opiniâtreté chez cette petite Suzanne ? Mon fils l'a suppliée... elle, inflexible, l'a repoussé sans vouloir même lui donner de raisons.

— Sans vouloir même lui donner de raisons ! » répéta machinalement Yseult.

Et dans le fond de son cœur, combattu entre une joie égoïste & une compassion ardente, elle



bénit Suzanne, Suzanne qui avait su parler & se taire à propos.

Quelques jours après, une lettre d'Hector arrivait à monsieur Vouvray.

« Mon cher père, disait-il, je connais trop Paris pour y trouver cette distraction puissante dont j'aurais besoin. Il me faudrait l'imprévu, les grands espaces, les horizons nouveaux pour chasser de ma mémoire & de mon cœur l'image de ces dernières semaines & de tout ce qu'elles m'avaient fait espérer. Je suis malheureux, mon père, & mécontent de moi-même, car enfin, je possède ce que tant d'autres envient, la jeunesse, la fortune; je suis délivré d'une infirmité terrible, j'ai en vous l'ami le plus tendre, & cela ne me suffit pas : le souvenir d'une enfant trouble la jouissance de ces biens & le nom seul de cet être indéchiffrable qu'on appelle Suzanne suffit à me remplir d'angoisses. C'est de la folie au premier chef, mais le fou connaît sa folie et veut en guérir.

« Voulez-vous me permettre, mon bon père, d'entreprendre un voyage de quelque durée, avec un ancien camarade de l'école? Il compte visiter la Russie blanche, les bords de la mer Caspienne & le Caucase. Nous serions absents au moins jusqu'à la fin de l'année, & après avoir laissé sur les grandes routes les mauvais souvenirs, je vous reviendrais dispos, guéri & prêt à reprendre nos travaux. Mon absence, je le sais, vous sera pénible, mais ma tristesse, à vos côtés, le serait-elle moins? Pendant ce temps j'oublierai Suzanne, & Suzanne s'éloignera peut-être, car il me semble qu'au fond de cette rupture encore inexpiquée, doit se trouver une vive préférence pour un autre. Je désire n'en être pas le témoin.

« J'espère donc votre assentiment. Veuillez dire, mon bon père, à ma tante de Breuilly & à

ma cousine Yseult que je leur demande pardon de ne pas les avoir vues; l'amitié est indulgente, & j'ai tant éprouvé la leur que je compte sur un généreux pardon. Ah! si Suzanne avait le cœur dévoué d'Yseult! si elle avait ces qualités douces & charmantes que semble annoncer son visage! Je la croyais une enfant candide, qui ne demandait qu'un appui & une affection, mais avec quelle froide fermeté elle a dégagé sa parole & avec quelle hauteur elle a refusé de s'expliquer! qui peut comprendre ce qui s'est passé dans cette tête, & le drame qui s'est peut-être joué dans ce cœur!

» Pardon, mon père, je divague. Et voilà les idées que je poursuis tout le jour. Vous voyez qu'il faut que je me secoue, afin de reprendre de la force, afin de me dégager de ces chimères qui m'oppressent. Je vous embrasse, mon bon père, & suis,

Votre fils dévoué,

H. VOUVRAY.

« Paris, juin 18... »

« Il faut bien que je consente, dit monsieur Vouvray à sa belle-sœur & à sa nièce, en analysant cette lettre; que deviendrait mon pauvre fils en revoyant cette petite Suzanne, insouciant comme une enfant & qui ne fait que chanter comme une alouette? Croirait-on qu'une fille de cet âge ait l'âme si dure?

— Ah! mon oncle, permettez-moi de défendre Suzanne: je la sais très-bonne, très-fièvre, très-généreuse.

— Voilà! les femmes se soutiennent toujours. C'est le bataillon sacré qu'on ne peut entamer.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

## LA FOURBERIE

(SUITE.)

Au moment où madame de Guéblan disait ces derniers mots, la porte du salon s'ouvrit doucement, & Germaine entra; elle avait sur les lèvres le doux & triste sourire que j'ai tant, mais ses paupières rouges & gonflées couvraient à moitié ses beaux yeux : elle avait pleuré. Elle embrassa d'abord Antoinette,

en cachant son visage contre celui de son amie.

— Qu'as-tu? lui dit vivement Tony.

— J'ai le regret de ne pas venir ce soir chez toi.

— Pourquoi donc? Madame de Sommerville est malade?

— Non! mais Madeleine prétend être souf-



frante, & elle a su persuader à maman qu'à elle seule elle ne serait pas capable de me surveiller.»

Tony resta un instant sans répondre; elle balançait son petit pied d'une façon toute nerveuse, & ses doigts crispés tordaient un bout de ruban; enfin elle reprit :

— Veux-tu que j'aille demander à ta mère de venir tantôt? Je la supplierai si bien que peut-être elle m'accordera cela.

— Non! dit vivement Germaine, je ne veux plus rien demander; ni ta voix ni la mienne ne peuvent arriver au cœur de maman, qui n'entend que par les oreilles de Madeleine.

— Ordinairement votre sœur ne s'oppose pas à ce que vous alliez au bal, chère enfant, dit madame de Guéblan, & ce soir ce ne sera même pas un bal, mais seulement une petite réunion intime où on dansera peut-être.

— Mais, avant, on doit se promener en bateau, & cela ne convient pas à ma sœur; il faut que j'obéisse : elle est la maîtresse, vous le savez bien, madame, & je ne tenterai point une résistance dans laquelle je serais certaine de succomber. Lors même que ma mère, prise au dépourvu, vous dirait qu'elle consent à m'amener chez vous ce soir, elle serait bien vite retournée par Madeleine, comme elle l'a été le jour où je devais aller au cirque avec vous; vous en souvenez-vous, madame? j'étais si contente d'avoir entendu maman dire oui! mais ma joie n'a pas été de longue durée : ma sœur a emmené maman dans la bibliothèque, lui a dit quatre mots, & la permission donnée a été retirée. »

Madame de Guéblan ne répliqua rien, car elle se souvenait que le fait s'était exactement passé ainsi. Antoinette continuait à battre la mesure avec son pied & à tordre le ruban qu'elle avait mis hors de service. Quant à Germaine, elle inclinait sa jolie tête de côté, sur son épaule, & ne parlait plus. Je regardais avec tendresse la chère enfant, qui devina ce qui se passait dans mon cœur, & d'un mouvement vif & spontané, se jeta dans mes bras. Pendant quelques instants, j'avais si envie de pleurer que je ne trouvais rien à dire; je partageais, plus vivement que je n'aurais voulu le laisser paraître, ce chagrin qui, en définitive, n'était qu'une contrariété; je repris enfin mon calme, & tout en rendant à Germaine ses caresses, je lui dis :

— Vous avez, je le vois, quelques sacrifices à faire; mais il faut prendre vaillamment votre parti, & Dieu, qui se mêle des petites choses, comme des grandes, vous tiendra compte de votre résignation; si votre première jeunesse est un peu sévère, vous en serez dédommée plus tard, soyez-en sûre : la Providence a des systèmes de compensation qui doivent être l'espérance de ceux qui souffrent.

— C'est ce que je t'ai toujours dit, s'écria Tony; ainsi, moi, qui suis si heureuse, qu'on a toujours tant amusée, je me marie ayant déjà eu une large part de bonheur, & je serai peut-être

condamnée à vivre de privations & à soigner un mari & des enfants malades ! »

A ce tableau de l'avenir de son amie, Germaine éclata de rire, à travers ses larmes, & le rire gagna Antoinette.

C'est qu'il était tout à fait difficile de se représenter le jeune & brillant comte de Flers caduc & impotent, & Tony, se mettant en ménage avec quarante mille livres de rente, n'était vraisemblablement pas destinée à vivre de privations.

— Cela ne me consolait pas de te voir malheureuse, dit Germaine quand son rire lui permit de parler; j'aime bien mieux que nous soyons heureuses toutes les deux.

— Et moi aussi je le préfère, » répondit Tony.

Les deux jeunes filles parlèrent tout bas, & madame de Guéblan interrompit leur mystérieux entretien en disant :

« Quel est donc ce secret, mesdemoiselles ? »

— Ce n'est pas un secret, madame, répondit résolument Germaine; je parlais tout bas à Tony, pour ne pas vous ennuyer plus longtemps de mes petites affaires. Je lui demandais de tâcher de me trouver un mari. »

J'avoue que cette demande, formulée ainsi, me surprit tout d'abord; mais, en y réfléchissant, elle ne me choqua pas, car, avant tout, j'aime la franchise. Cette qualité est l'apanage de la jeunesse, & je trouvais que Germaine, désirant se marier, pouvait le dire hardiment à des amies telles que nous.

« Vous savez que nous ne pouvons pas nous mêler de votre mariage avant votre majorité, dit madame de Guéblan. Soyez donc patiente : vous n'avez plus que deux années à attendre. D'ici là, chère enfant, travaillez comme vous savez le faire, pour remplir vos heures de solitude, & comptez bien que vos amies penseront à vous quand le moment sera venu. »

— Deux ans, madame, c'est beaucoup, dit tristement Germaine; les heures sont si longues, les jours si tristes, la maison si lugubre! Oh! voyez-vous, rien ne peut donner l'idée de cet intérieur; vous l'entrevoiez, mais vous ne le connaissiez pas. Je ne demandais aucun plaisir si je pouvais vivre entre deux visages ressemblant aux visages de tout le monde; mais maman, qui était si bonne & si tendre quand j'étais petite, me regarde toujours d'un air soupçonneux ou irrité. Je suis suivie comme une personne qui ne sait & ne doit faire que le mal, & encore si maman exerçait elle-même cette surveillance, je me soumettrais respectueusement à sa volonté; mais c'est Madeleine, à la fois son aide de camp & son directeur absolu, qui se charge de m'espionner. Dès le matin, elle vient voir si je me lève à l'heure réglementaire; si elle entend ouvrir une porte, elle se précipite dans ma chambre pour savoir si je reçois un message de Tony ou si j'échange quelques paroles avec la bonne qui m'a élevée. Si je travaille, elle vient voir ce que je fais; si je chante, elle retourne mes cahiers pour s'assurer que toutes



mes romances ont été approuvées par elle; si j'écris, elle lit mes versions, mes analyses, car elle a une double clef de mon bureau; elle est toujours là, comme un géôlier impitoyable, & sa figure me fait horreur!

— Ne te monte pas la tête, dit Tony; tu sais que je n'aime pas Madeleine non plus; mais il faut la juger telle qu'elle est & reconnaître ses bonnes qualités pour trouver le courage de supporter ses défauts. Ta sœur t'aime, & son esprit rétréci lui dicte seul les vexations qu'elle te fait subir.

— Ma sœur ne m'aime pas, & je ne l'aime pas non plus.

— Je suis certaine, dit à son tour la marquise, que dans le fond de son âme Madeleine a de l'affection pour vous; je l'ai observée bien souvent, & j'attesterais que ses sentiments à votre égard sont bons; seulement, je conviens que la vie en commun avec elle ne doit pas être agréable; elle a cette roideur compassée & glaciale qui rend insupportable la personne la plus vertueuse; elle est sous l'empire d'une conscience troublée par des scrupules ridicules, & elle croit avoir la mission de vous diriger pour votre bonheur en ce monde & votre salut dans l'autre; vous n'êtes pas, du reste, la seule personne qui ayez à supporter les mausaderies de cet esprit faussé: bien souvent votre sœur a répondu aux avances que je lui faisais dans l'espoir d'apprivoiser cette nature revêche, par des boutades & des procédés désobligeants; mais je persiste à dire, malgré cela, qu'elle n'est pas méchante & qu'elle vous aime. Quand on fait votre éloge, sa figure, ordinairement si peu attrayante, devient presque agréable à regarder.

— Regardez-la tant que vous voudrez, dit en riant Germaine; moi, je voudrais bien ne la voir jamais.

Puis, elle inclina tristement la tête & reprit:

« Entre ma mère & ma sœur, la vie est bien dure pour moi, & le jour où j'aurai vingt et un ans je demanderai asile à ma grand-mère; si elle me refuse cet asile, j'entrerai dans un couvent jusqu'à ce que vous m'ayez trouvé un mari.

— Mais, s'écria madame de Guéblan, si vous faites un pareil coup de tête, Germaine, nous ne pourrions pas vous marier; lors même que vous auriez cent fois raison, & votre mère cent fois tort, le monde vous blâmerait impitoyablement; la place d'une fille est marquée chez sa mère par les lois de Dieu, par celles de la société, & vous ne pouvez faire un bon mariage qu'en respectant les usages. »

Des larmes coulaient sur le visage de Germaine.

« Oh! madame, dit-elle, vous ne me parlez pas si sévèrement si vous saviez à quel point je suis malheureuse. Vous ne comprenez pas mes sentiments, parce que vous ne connaissez pas ma situation; personne ne peut, comme moi, en mesurer l'amertume. Peu m'importe de ne pas me marier: je vivrai près de ma grand-mère à la campagne, ou dans la solitude d'une communauté reli-

gieuse. Dès l'instant où j'aurai la tranquillité que j'ambitionne comme le bien suprême, je ne me plaindrai pas de ma destinée. »

Il y avait tant de résignation dans l'air & dans les paroles de Germaine que je fus attendrie jusqu'au fond de l'âme. Il fallait, en effet, que la pauvre enfant eût bien souffert pour en être arrivée à ne désirer, à dix-neuf ans, que le repos.

« Ne pleure plus, je t'en prie, dit Antoinette, prends courage: ces deux années passeront vite.

— Elles passeront vite pour toi! » répondit Germaine.

Elle se leva, essuya ses yeux brillants de larmes, & se regardant dans une glace, elle ajouta en souriant:

« C'est bien heureux pour moi que mon Gerbère m'ait mise aux arrêts aujourd'hui; car, sûrement, je n'aurais pas trouvé de danseurs avec un pareil visage!

— Mais si Madeleine ne t'avait pas mise aux arrêts, tu n'aurais pas pleuré.

— C'est vrai! je ne sais plus ce que je dis. Adieu! je vais rentrer dans ma forteresse; car, si je tardais davantage, le commandant de place enverrait la force armée à ma recherche. »

A peine achevait-elle ces mots qu'une vieille femme entra dans le salon, comme une habituée de la maison qui ose s'introduire seule, sûre qu'elle est d'être accueillie avec bonté. C'était la bonne qui avait élevé Germaine, & qui l'aimait d'un amour maternel.

« Mademoiselle Madeleine vous fait dire de rentrer de suite, dit la vieille Virginie; dépêchez-vous, car nous allons être grondées toutes les deux, ma chère petite. Faites excuse, madame la marquise; mais c'est que, voyez-vous, quand mademoiselle commande, faut marcher. »

Germaine ne fit qu'un saut jusqu'à la porte, & je la vis traverser le jardin en courant si vite, que sa duègne ne pouvait pas la suivre, & trouvait, sans doute, qu'elle avait pris trop au pied de la lettre la recommandation de se dépêcher.

« Que pensez-vous de Madeleine de Sommerville? » demandai-je à madame de Guéblan.

— Je pense exactement ce que j'ai dit à sa sœur, me répondit mon amie: c'est une personne désagréable, dont l'esprit est étroit & la conscience stupidement timorée, mais je suis persuadée qu'elle aime Germaine. Nous cherchons à calmer cette enfant, qui ne sait pas dissimuler les sentiments que lui inspire Madeleine, & malheureusement le ressentiment motivé qu'elle éprouve rejaillit sur sa mère.

— Elle ne le cache même pas assez, dis-je.

— Elle ne cache rien, parce qu'elle a une nature franche & expansive qui ne se plie à aucun calcul, à aucune contrainte; tandis que sa sœur est perpétuellement en scène, & qu'il n'y a en elle rien de naturel ni rien de spontané.

— Madeleine écoute aux portes, dit Tony, & plus d'une fois j'aurais voulu lui clouer l'oreille au mur;



car, au fond, je ne l'estime guère plus que Germaine ne l'aime; mais je me retiens d'en dire ce que j'en pense, parce qu'il ne faut pas exciter la pauvre victime contre ses oppresseurs.

— C'est pour cela, reprit madame de Guéblan, que tu as déchiré les rubans de ta robe; tu as passé sur eux ton indignation comprimée.

— C'est vrai; cela soulage de tordre quelque chose quand on ne peut pas se fâcher. Je voudrais, pour tout au monde, calmer Germaine & l'empêcher de quitter ce qu'elle appelle la forteresse.

— Elle ne la quittera pas, sois tranquille, dit la marquise : c'est une boutade d'enfant irritée; mais, quand le moment sera venu, elle ne se souviendra même plus qu'elle a dit cette sottise.

Antoinette secoua la tête, & après un instant d'hésitation elle reprit :

« Il y a plus d'un an qu'elle a cette idée; non-seulement elle m'en a parlé, mais elle en a parlé aussi à Lucie, à Marie & à Isabelle. Je lui dis toujours de se taire, mais son pauvre cœur déborde. »

Nous fîmes la promenade en bateau, qui n'avait pas l'approbation de mademoiselle Madeleine, & je compris que Germaine éprouvait, en restant dans la forteresse, une véritable privation. Trois barques glissaient sur la Loire; Tony, radieuse, tenait le gouvernail de l'une d'elles, tandis que le comte de Flers & un de ses amis ramaient en canotiers expérimentés; je m'étais placée dans cette barque pour jouir de la joie enfantine de la jeune fiancée, & je la regardais avec la satisfaction que fait éprouver la vue du bonheur pour ainsi dire personnifié, quand, tout à coup, je vis un nuage passer sur ce gai visage, & la petite main qui nous conduisait lâcha le gouvernail pour envoyer un baiser sur la rive. Ce baiser alla se perdre dans un massif d'arbres séculaires, dont les longues branches retombaient sur la Loire en s'appuyant sur un mur revêtu d'un sombre lierre. Il y avait là une espèce de kiosque, une plate-forme, &, à travers le feuillage, j'aperçus le visage de Germaine qui nous suivait tristement des yeux.

Tony la regarda un instant, puis me saisissant vivement le bras, elle s'écria :

« Oh! la vieille fourbe! »

Les rameurs s'arrêtèrent étonnés, croyant que cette épithète s'adressait à moi; mais la pureté de ma conscience à l'égard de la fourberie ne me fit pas prendre le change un seul instant. Je cherchais à voir ce qui causait l'indignation de Tony, & je ne voyais rien, quand elle ajouta :

« Oh! la voyez-vous? dites, la voyez-vous? là-haut par une fenêtre, à gauche? »

J'aperçus enfin la tête de mademoiselle Madeleine, encadrée dans une lucarne de l'hôtel Sommerville.

« Elle se perche là pour voir tout ce que fait Germaine; dans dix minutes madame de Sommerville saura que j'ai dit bonsoir à ma pauvre amie, que ces messieurs ont aperçu sa tête au-dessus de

la muraille, & elle sera grondée comme si elle avait commis une méchante action.

— Votre amie, mademoiselle, dit un beau jeune homme brun, me fait l'effet d'une princesse persécutée.

— Elle est en effet persécutée par une fée mal-faisante, répondit Antoinette, qui tordait le gouvernail comme elle avait, le matin, tordu son ruban, & qui nous menait au rivage sans s'en apercevoir.

— Où allons-nous? reprit le jeune homme brun; nous allons à la dérive ce me semble, & je propose d'aborder pour assiéger la prison qui renferme cette jolie personne, & la délivrer!

— Ne riez donc pas de cela, fit Tony d'un petit air sérieux, qui paraissait tout à fait étrange sur sa figure; Germaine est très-malheureuse!

Les jeunes gens parlèrent d'autres choses, car le monde est ainsi pétri d'égoïsme que nul ne se soucie des chagrins du prochain; & d'ailleurs il est si peu vraisemblable qu'une jeune fille soit à plaindre quand elle vit près de sa mère, que personne ne songea à s'apitoyer sur le sort de Germaine.

Le lendemain, madame de Sommerville vint, avec ses deux filles, dîner à la villa Guéblan, & je passai toute la soirée à observer ce trio qui excitait ma curiosité par cette seule raison que j'aimais la jeune victime.

Sous l'enveloppe engourdie de madame de Sommerville, on devinait l'intelligence comprimée & non absente; elle avait été très-belle, conservait un air parfaitement distingué, & savait encore causer. Quand sa fille aînée s'éloignait d'elle, elle redevenait ce qu'elle avait été quinze ans plus tôt.

La laideur de mademoiselle Madeleine consistait surtout dans une choquante vulgarité qui contrastait d'une manière hurlante avec la dignité précieuse de son maintien. Un air gracieux eût transformé son visage, car aucune laideur ne résiste à la bonne volonté de plaire, quand cette bonne volonté vient du cœur.

La nature avait encore privé mademoiselle Madeleine du prestige de la jeunesse; on pouvait aussi bien lui donner trente-six ans que vingt-deux; elle était sans fraîcheur & sans âge.

Mais, en continuant le cours de mes observations, je vis que madame de Guéblan & Tony ne se trompaient pas; mademoiselle Madeleine aimait sa jeune sœur, & cette affection était assez forte pour l'aveugler au point de lui faire espérer pour Germaine un mariage impossible. Le frère cadet du comte de Flers était l'heureux mortel que mademoiselle Madeleine avait choisi pour beau-frère, & la pauvre fille, inexpérimentée en ces sortes de choses, laissait très-maladroitemment voir son jeu. Elle prodiguait aux de Flers les plus intempestives politesses, & cherchait à accaparer mademoiselle de Flers, petit lutin de seize ans, qui, devinant les intentions de mademoiselle de Som-



merville à l'égard de son frère, riait de tout son cœur, & se moquait sans pitié de la compassée Madeleine, qui s'écartait si malencontreusement de ses habitudes de réserve.

Germaine ne paraissait pas s'apercevoir de ce qui se passait autour d'elle.

Elle était heureuse de s'amuser, & la joie la rendait charmante.

Les jours suivants, on se réunit chaque soir chez les Guéblan; je continuai à observer le manège de mademoiselle Madeleine, & les malices de mademoiselle Jeanne de Flers. Tony avait vu cela aussi, & d'ailleurs, sa future petite belle-sœur lui avait fait ses confidences. Tony en souffrait, car tout ce qui atteignait Germaine, même indirectement, la touchait très-sensiblement; aussi fut-elle horriblement contrariée quand, un matin, le vieux marquis de Flers, organisant avec madame de Guéblan le cérémonial de la noce, la pria en termes très-mesurés, mais absolus, de ne point compter sur son jeune fils pour quêter à la messe de mariage avec mademoiselle Germaine de Sommerville.

« Vous me pardonnerez, madame, dit-il, de prendre cette mesure paternelle dans l'intérêt de tout le monde. Mesdames de Sommerville nous font des avances que rien ne motive & qui ne peuvent s'expliquer que par le désir de faire épouser la charmante amie de Tony à mon fils. Je ne donnerais pas mon assentiment à ce mariage, & je ne veux pas que Gaston, par des rapprochements inutiles, entretienne de fausses espérances. Je crois, en cela, agir loyalement & je pense que vous m'approuverez. »

Madame de Guéblan trouva le raisonnement du marquis de Flers parfaitement juste, mais Tony pleura parce qu'elle tenait à mettre en relief sa chère Germaine, & que, d'ailleurs, habituée à voir chacun prévenir ses desirs, elle n'était pas très-endurante sur le chapitre des contrariétés.

« Germaine est étrangère à toutes ces misères, dit-elle, & elle en sera victime.

— C'est, au contraire, pour qu'aucun ridicule ne puisse atteindre votre amie, dit monsieur de Flers, que je prie madame votre mère de suivre mon conseil.

— Alors, Jeanne quètera seule, reprit Tony, car, du moment où vous m'ôtez ma meilleure amie, aucune autre ne la remplacera. Maurice aura sa sœur pour demoiselle d'honneur, & moi je n'en aurai pas. »

Antoinette se leva & sortit. Je restai en tiers dans cette petite scène de famille. Je trouvais monsieur de Flers très-sensé & très-perspicace; je

trouvais même que le parti qu'il prenait était plus encore dans l'intérêt de Germaine que dans celui de son fils. Tony fit un peu la moue à son futur beau-père durant le dîner, parce qu'elle avait rêvé que sa chère compagne d'enfance serait tout près d'elle le jour de son mariage, & que tout le monde l'admirerait tandis qu'elle parcourait l'église au bras de son élégant cavalier.

L'incident de la quête passa, Tony reprit sa gaieté, & se consola en pensant qu'elle marierait son amie, ce qui serait encore plus agréable pour elle que de quêter. Le mariage eut lieu après les plus splendides fêtes, & puis, une heure après la messe, la jeune comtesse partit, & en faisant ses adieux à Germaine, elle lui donna sa couronne de mariée.

« Elle te portera bonheur, dit-elle; aie bon courage, dans deux ans tu seras heureuse, je te le promets. »

Je restai quelques jours avec madame de Guéblan, pour l'aider à supporter ces premiers temps de solitude si douloureux pour le cœur d'une mère qui n'a vécu que de la vie de sa fille pendant près de vingt ans. L'affection de la marquise pour Germaine parut grandir encore, car, en voyant cette enfant, il lui semblait revoir Tony près d'elle; son amour maternel n'avait rien d'exclusif, & jamais elle n'avait ressenti une seule atteinte de cette jalousie qui étreint certains cœurs de mère.

Elle avait gâté Tony, mais le monde l'avait encore plus encensée, & l'enfant, obéie dès le berceau, & adulée plus tard, était miraculeusement sortie de ces écueils, avec un caractère un peu décidé, il est vrai, mais avec une âme loyale & un esprit juste & droit. A côté de l'immense tendresse & de l'admiration de madame de Guéblan pour la comtesse de Flers, il y avait une bienveillance naturelle pour la jeunesse; elle aimait à s'entourer de joyeux visages & aucune harmonie n'avait autant de charme pour ses oreilles que le son d'un éclat de rire.

Elle avait pour Germaine une prédilection très-marquée, & Germaine paraissait l'aimer comme une tante chérie, qui sait inspirer la confiance; madame de Guéblan cherchait à relever son courage & à lui faire prendre en riant les contrariétés quotidiennes. Un jour Germaine se jeta à son cou en lui disant :

« Que n'êtes-vous ma mère ! »

On devinait, dans ce pauvre cœur comprimé, des trésors de tendresse.

Comtesse de MIRABEAU.

(La suite au prochain numéro.)



## PRIEZ

« Là-bas, si dans la nuit profonde  
Erre un mendiant effaré,  
Priez, pour que Dieu le seconde,  
Et guide son pas égaré. »

« Qu'il offre au voyageur en peine,  
Contre les voleurs & les lousps,  
Un meilleur abri que ce chêne,  
Qu'assiége le vent à grands coups. »

« N'oubliez pas dans vos prières,  
Tout grelottant avec son chien,  
Le vieux pâtre, sur les bruyères,  
Des troupeaux fidèle gardien. »

« Ni le soldat dans sa guérite,  
L'arme au bras, niché comme il peut,  
Pour vous, qu'un toit solide abrite,  
Veillant, quand il neige ou qu'il pleut. »

« Que Dieu garde de tout ravage  
Le champ du pauvre & son enclos ;  
Sain & sauf, qu'il rende au rivage  
Le pêcheur battu par les flots. »

« Qu'un jour aussi, barque en dérive,  
Dieu vous sauvant de tout péril,  
Vous accueille, sur l'autre rive,  
Au port céleste. Ainsi soit-il ! »

L. A\*\*\*

---

## REVUE MUSICALE

---

Au Conservatoire, Grand Concert à l'occasion de la Souscription patriotique des Dames de France.  
Même salle, Concert solennel au profit des Orphelins de la guerre.  
La 500<sup>e</sup> représentation des Huguenots à l'Opéra.

---

LA musique a apporté son tribut à la souscription patriotique des dames françaises ; la salle du Conservatoire a ouvert ses portes à deux battants devant le public choisi & les artistes éminents qui voulaient concourir à la délivrance du territoire. Loges, fauteuils, tabourets, tout avait été disputé, enlevé aux enchères, dans la salle trop exigüe. Alard, Francomme & Planté ont exécuté au début de la séance le trios *ut mineur* de Mendelssohn dont l'andante est admirable & dont le *scherzo* est plein de finesse & de légèreté. Un hymne d'Haydn & un menuet de Boccherini ont été interprétés, avec des nuances exquises, par messieurs Charles Dancla, Alard,

Trombetta & Gouffé. — Ces excellents artistes ont dû redire le menuet qui avait été bissé à une séance précédente. Rien de plus simple, de plus délicieux, que la petite phrase tournée en *rondo*, sur laquelle pivote le naïf travail du vieux maître italien. Les deux professeurs de notre école de violon étaient assis au pupitre, en face l'un de l'autre, sans autre rivalité que celle de bien faire ; Charles Dancla avait cédé à son aîné la partie de premier violon.

Agile, correct, passionné, ce n'est pas la main, c'est l'âme qui conduit l'archet d'Alard.

Francis Planté a exécuté une *romance sans paroles* & un *caprice* de Mendelssohn, un *allegro*



*appassionato* de Beethoven, une *mélodie hongroise* de Liszt, & il a clos cette série de soli avec les *meilleures études* & la *huitième polonaise* de Chopin.

Puis sont venues l'Alboni & madame Carvalho, qui ont délicieusement interprété à deux le *Quis est homo* du *Stabat* de Rossini. L'opposition des timbres du soprano & du contralto, séparés ou réunis dans le plus mélodieux & le plus italien des duos, a été rendue par les deux virtuoses avec un art & un charme qu'il est impossible d'exprimer; certaines notes piquées par le soprano, sur la partie puissante du contralto, faisaient l'effet d'une broderie d'étoiles d'or, sur les plis majestueux d'un manteau de velours. L'Alboni, fortement grippée, avait fait réclamer l'indulgence du public. Heureusement ce fut une précaution inutile; après avoir donné, avec ses meilleures notes, la réplique à madame Carvalho, l'artiste enrhumée n'a pas interprété avec moins de sûreté d'organe la *Donna Cartea* de Mercadante; dans cette petite salle du Conservatoire, d'une sonorité excellente, la voix de la cantatrice avait retrouvé, avec ses inflexions moelleuses, sa jeunesse & sa vigueur de nos belles soirées d'autrefois.

Si l'air d'*Actéon* n'avait pas été noté, par Aubert, sur le patron de la voix de madame Damoreau, il n'aurait pu être écrit, par ce maître, que pour celle de madame Carvalho. La Damoreau de notre temps a fait, du badinage vocal de *Donna Lucrezia*, un petit chef-d'œuvre dont tout l'auditoire a été ravi.

Mademoiselle Favart a récité l'*Attente* de François Coppée, & ensuite la *Berceuse*, fragment d'une pièce de Louis Bouilhet.

Décidément les fêtes de cœur ont élu domicile, cette année, au Conservatoire de musique; cette fois c'était au profit des orphelins de la guerre. A l'une comme à l'autre solennité, la charité ne s'est pas retirée les mains vides : dans la bourse tendue aux heureux du monde sont tombés quinze mille francs pour la délivrance du territoire & treize mille pour les orphelins de la guerre.

Le programme de ce deuxième concert s'était quelque peu affranchi des lisières de l'art purement classique. Les maîtres de l'Italie moderne s'étaient faufilés parmi les dieux adorés, dans un sanctuaire bâti pour leur culte immortel. Donizetti, Blangini, Campana, etc., etc., y ont été entendus, savourés & applaudis; le nocturne de Blangini, *Per valli, per boschi*, a charmé l'oreille du public par le murmure des voix entrelacées de madame Carvalho & de madame Trélat. Madame Trélat est la fille ou la petite-fille de madame Molinos-Lafitte, dont les jolies bagatelles musicales ont obtenu longtemps la vogue des salons. La manière de chanter de madame Trélat est correcte & originale; sa voix, d'une sonorité voilée, a je ne sais quel charme pénétrant.

La femme du monde a exécuté, en artiste véritable, les traits vocalisés de Rosine dans le duo du

*Barbier de Séville*. Elle avait fait entendre auparavant trois mélodies de différents styles, entre autres les *Ducats*, de Charles de Beriot.

Theresa Milanollo, aujourd'hui mariée au colonel du génie Parmentier, — un militaire amateur qui traduit admirablement les maîtres, & écrit au besoin dans leur langue, — avait fait tout exprès le voyage du Havre à Paris pour offrir son concours à une œuvre de bienfaisance. Retirée du monde artistique depuis son mariage, madame Parmentier n'avait plus touché au violon de Theresa Milanollo. C'est donc par exception et pour une seule fois, qu'elle a tiré le *stradivarius* de sa boîte; avant de parler du talent, remercions le bon cœur.

Madame Parmentier a joué une élégie de sa composition & les *Souvenirs de Grétry*, composés par le violoniste belge Léonard, sur des motifs de *Richard cœur de Lion*. Malheureusement ce dernier morceau est d'une longueur désespérante. Madame Parmentier sait chanter sur le violon avec pureté & sensibilité. Elle n'ignore rien dans son art, si ce n'est l'art d'être court.

Madame Carvalho a chanté pour la seconde fois l'air d'*Actéon* à la prière des auditeurs du dimanche précédent qui s'étaient arrangés pour devenir les auditeurs du lundi. L'*Ave Maria* de Gounod, rejeté à la fin du concert, courait le risque d'être sacrifié à la fatigue du public. Surexcité par trois heures de musique, l'auditoire, en effet, a témoigné quelque impatience, les exécutants s'en sont eux-mêmes ressentis; il en est résulté que le sublime cantique de Bach & de Gounod s'est mêlé à la fugue des paletots le long des corridors.

Les *Huguenots*, dont la cinq centième représentation a eu lieu récemment à l'Opéra, ont été donnés pour la première fois le 29 février 1836.

Le succès fut très-grand le soir de la première représentation, cependant il y eut moins d'enthousiasme que pour *Robert le Diable*.

Le poème des *Huguenots* est moins bien fait que celui de *Robert*, l'action s'y développe lentement; l'intérêt dramatique ne commence qu'au troisième acte, & jusque-là, c'est au musicien seul à soutenir l'attention dans des scènes dépourvues de mouvements scéniques. Seul Meyerbeer pouvait triompher de ces difficultés que l'on reconnaît unanimement aujourd'hui. Mais lors des premières représentations, ni le public ni la critique ne comprirent tout le mérite de cette première moitié de l'œuvre, & le talent immense que le compositeur y avait déployé. Cependant le duo de Marcel & de Valentine au troisième acte, le duel, & tout le quatrième acte, ainsi que la plus grande partie du cinquième, excitèrent, dès les premiers jours, de véritables transports. Le duo final du quatrième acte surtout, interprété par Nourrit & mademoiselle Falcon, souleva la salle, & les critiques les plus acharnés furent contraints d'avouer qu'ils ne connaissaient rien de plus pathétique, de plus admirable, & que



cette large inspiration était au-dessus de toute comparaison.

Le génie de Meyerbeer n'avait pourtant pas désarmé quelques critiques amers, qui faisaient une guerre à outrance à l'auteur des *Huguenots*. Castil-Blaze fut un de ceux-là. — Cependant, un jour, il raconte immédiatement après des articles sanglants, l'anecdote suivante :

Pendant la première représentation des *Huguenots*, Rossini & Meyerbeer se promenaient dans le foyer de l'Opéra; Meyerbeer quêtant, espérant un mot gracieux de son ami :

« — Quand nous donnerez-vous encore un chef-d'œuvre? Vous savez, maître, que nous le désirons vivement.

— A quoi bon? répondit Rossini, qui ne con-

naissait pas encore l'effet que produirait la représentation, mais qui, cependant, en paraissait un peu jaloux.

— Écoutez! écoutez! » s'écria le maître italien.

Tout-à-coup, on n'entend plus la musique; l'enthousiasme de la salle fait trop de bruit.

Et, pour la première fois depuis bien des heures, le front de Meyerbeer s'éclaira.

Nous aurions désiré une exécution complète de l'œuvre, mutilée depuis quelque vingt ans, par suite d'un caprice du ténor, qui voulait se ménager. Un tableau tout entier a disparu, non pas le lendemain de la première et avec le consentement du maître, mais quinze ou seize ans après.

MARIE LASSAVEUR.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### CONFITURES DE FRAISES

Livre de sucre rapé par livre de fraises épluchées. Mettez dans la bassine un lit de fraises, un lit de sucre, & ainsi de suite. Laissez bouillir cinq minutes, retirez les fraises avec l'écumoire, laissez bouillir le jus dix minutes, remettez les fraises, & faites-leur faire encore cinq minutes de cuisson.

Recette facile & sûre.

### CONFITURES DE POIRES ANGLAISES OU DE ROUSSELETS

Un quart de sucre par livre de poires pelées, coupées en quatre & débarrassées des pépins. Mettez ensemble dans la bassine, ajoutez pour cent poires un verre d'eau. Retournez sans cesse les poires. La confiture est cuite lorsque les poires sont devenues couleur ambre foncé. Ajoutez dans chaque pot un peu de zeste de citron fin.

## CORRESPONDANCE

### JEANNE A FLORENCE

C'ÈRE Jeanne, êtes-vous prête à nous accompagner au salon, cette après-midi? me cria Marie du seuil de la porte de ma chambret, où elle arrivait tout essoufflée, tant elle avait monté rapidement. Maman & Lucie sont restées en bas, avec la voiture, & m'envoient vous dire que leur plaisir sera doublé si vous voulez bien être des nôtres.

— Merci, mille fois, d'avoir songé à moi, ma

bonne Marie. Si ma mère le permet, je ne demande pas mieux que de vous accompagner. Accordez-moi seulement quelques minutes, pour lui demander son approbation & pour poser un chapeau sur ma tête.

— Oui, mais vous n'ajouterez qu'un chapeau à votre toilette, n'est-ce pas, Jeanne? car il est déjà tard &... & vous êtes mise très-convenablement d'ailleurs : Tunique de mohair noisette à retroussés



marron, sur première jupe, entièrement marron ; chapeau de paille marron, orné de ruban, de deux teintes ; ombrelle-canne noisette & marron ; gants assortis à la toilette, oui, c'est une mise tout à fait comme il faut pour sortir dans Paris, pour braver le soleil, la première...

— Mais, non les élégances du salon, interrompise en riant ; après tout, qu'importe ?.. J'y vais pour être avec vous & pour voir, & non pour me montrer !.. mais c'est vous, chère Marie, qui êtes charmante avec cette jolie tunique de foulard Pompadour, d'une coupe si gracieuse...

— C'est moi qui l'ai faite, dit Marie. N'est-ce pas, qu'elle me va bien ? ajouta-t-elle avec un naïf orgueil.

— A merveille !

— C'est dans l'édition orange que j'en ai trouvé le patron. — Figurez-vous, Jeanne, que depuis que nous nous sommes abonnées à cette édition, nous confectionnons, mes sœurs & moi, grâce aux patrons & aux gravures qu'elle donne, tous nos effets nous-mêmes, ce qui fait une économie notable pour notre petit budget.

— Chère Marie, nous oublions que votre mère attend & que moi je n'ai pas encore la permission de la mienne... »

Cette permission, comme tu le penses, Florence, ne se fit pas attendre, & nous eûmes bientôt rejoint madame C... & Lucie.

Lucie se hâta de quitter le fond de la voiture, qu'elle occupait près de sa mère, pour me le céder, & bon gré mal gré, il me fallut prendre cette place d'honneur que, naturellement, je ne voulais pas accepter.

Il faisait un temps charmant, ni trop chaud ni trop froid ; sans poussière ni soleil, ce qu'on appelle en un mot, & je me suis toujours demandé pourquoi : — *Un temps de demoiselles.*

Notre cocher, en cocher bien avisé, prit le plus long, & nous fit faire une vraie promenade dans Paris, au grand mécontentement de Marie, qui craignait de n'avoir plus assez de temps pour admirer à loisir, non les tableaux de l'Exposition, mais les belles toilettes qui s'y donnent rendez-vous, à certains jours de la semaine & à certaines heures de la journée : car c'était surtout cela qui l'intéressait au Salon ! Mais sa mère & sa sœur, n'étant nullement pressées d'arriver un quart-d'heure plus tôt ou plus tard aux Champs-Élysées, & moi restant neutre dans ce grand débat, force lui fut de se résigner à se laisser voiturier, au gré de notre automédon, dans ce bon Paris qui a vraiment presque retrouvé l'animation de ses meilleurs jours. Beaucoup d'étrangers, d'étalages élégants ; un grand va & vient de voitures, & plus de promeneurs, je crois, que les autres étés, car bien des maisons de campagne sont en réparation & bien des familles sont obligées de se restreindre & de renoncer aux voyages dispendieux, pour combler les brèches faites à leurs revenus, pendant les deux ruineuses années précédentes ! Et puis, tout est

vert, fleuri, charmant & pas trop poussiéreux jusqu'ici... Mais, hélas ! hélas ! cela n'empêche pas de rencontrer encore des ruines ! ruines qui resteront ruines bien longtemps peut-être !...

Toutefois, on a travaillé & on travaille activement, chaque jour, à réparer ce qui est le plus facilement réparable... Presque partout, les traces meurtrières des balles de la Commune sont effacées ; beaucoup de maisons particulières sont complètement remises en état ; le Palais-Royal se reconstruit rapidement... Mais l'Hôtel-de-Ville, mais le pauvre ministère des Finances, mais les Tuileries, malgré de nombreux déblaiements, ont encore un aspect désolé, qui serre le cœur aux étrangers les voyant pour la première fois.

Allons, voici que, comme notre cocher, je te conduis partout ailleurs qu'à l'Exposition, ma pauvre Florence !...

Nous y arrivâmes pourtant, à la longue !... Marie se rasséréna, en voyant la foule élégante qui descendait des nombreux équipages alignés aux abords du palais de l'Industrie. On se pressait aux tourniquets de l'Exposition, & nous n'y étions pas encore, qu'elle avait déjà fait mille remarques intéressantes.

— Oh ! Jeanne, voyez donc, là-bas, cette toilette tricolore ! Et ce chapeau qui menace les nues ! — Et cette tunique excentrique ! — Ah ! le joli dolman ! Ce n'est pas moi qui aurais la patience d'en broder un pareil ! — Tiens, voilà deux sœurs en chapeaux ronds pareils aux nôtres !... Nous aurions bien mieux fait de mettre, comme elles, des traînées d'églantine... les boutons de roses, c'est si ordinaire !... Ne le trouves-tu pas, Lucie ?...

— N'est-ce pas notre amie Adrienne que j'aperçois, là-bas, quêtant, à l'entrée du jardin des Sculptures ? répondit Lucie, sans prendre le moindre souci de l'interrogation de sa sœur. — Mais, oui, c'est elle... Au fait, c'est vrai, elle est dame patronnesse de je ne sais plus quelle (Euvre, au profit des victimes de la guerre.

— Allons vite lui porter notre bonjour & notre offrande.

Nous échangeâmes rapidement quelques mots avec Adrienne qui, entourée d'une dizaine de dames patronnesses comme elle, tendait gracieusement sa bourse de velours aux passants, & répétait de sa douce voix compatissante :

« Pour les chaumières en cendres, s'il vous plaît ! »

Tandis qu'à ses côtés, d'autres dames disaient : « Pour les Orphelins de la guerre ! »

Beaucoup de personnes répondaient, certainement, à ces touchants appels, mais — j'ai honte de le dire — beaucoup aussi n'y répondaient pas !...

Quand nous fûmes dans le jardin des Sculptures, moins grand que d'ordinaire, mais orné, avec beaucoup de goût, de magnifiques plantes exotiques & de massifs d'arbustes fleuris, — cadre, nécessaire & charmant, des bustes & des statues, — Marie reprit son examen des toilettes, un instant interrompu



par la rencontre d'Adrienne, tandis que Lucie s'extasiait beaucoup plus devant une collection d'azalées, ou devant un luxuriant palmier, que devant un beau bronze ou un marbre splendide.

Seules, madame C... & moi, nous étions vraiment là pour l'Exposition. Mais ne t'attends pas à ce que je te fasse, pour cela, un récit détaillé des jolies choses que j'ai pu y remarquer, chère Florence... Non, ma lettre d'aujourd'hui n'est pas le moins du monde un compte-rendu !...

En montant le grand escalier tendu de magnifiques tapisseries anciennes, & coupé, de place en place, par de verdoyantes corbeilles d'arbustes, nous nous trouvâmes derrière la brillante cousine d'Adrienne, la belle Valentine, toujours merveilleuse entre les plus merveilleuses et excentrique entre les plus excentriques... Toutefois, je dois avouer que, ce jour-là, elle avait une toilette du meilleur goût et sans exagération aucune.

Cette toilette consistait en une sorte de tunique en tissu de laine, d'un blanc un peu roux, sur un jupon plissé jus qu'en haut, en faille couleur prune. — Avec cela, un chapeau de paille garni de plumes de même nuance et d'immenses nœuds à pans flottants, en large ruban de moire prune... le tout de la coupe la plus gracieuse, la plus originale & pourtant la plus simple dans sa distinction.

Il va sans dire qu'elle fit mine de ne pas nous reconnaître, bien qu'elle nous eût parfaitement regardées avec le lorgnon qui ne quitte guère ses yeux... mais fi donc ! saluer d'humbles petites bourgeoises comme nous !... Cela ne nous inquiète guère heureusement ! Il y a longtemps que nous sommes habituées à cette façon d'agir de notre petit amour-propre était pourtant, je dois te le dire, Florence, assez sot pour souffrir dans le commencement. Nous la perdîmes devant le portrait, toujours très-entouré, du Président de la République, par mademoiselle Jacquemard, pour la retrouver dans une autre salle en face des charmantes paysannes de Breton. — Mais tu ne supposes pas, j'imagine, amie, que je vais m'amuser ainsi à te traîner à la remorque de cette superbe mais peu sympathique personne, à travers le salon !...

Il se compose de moins de salles que de coutume, le salon, ce qui fait qu'on y est beaucoup plus pressé, bousculé, étouffé que d'habitude. On n'y cite pas de grandes toiles à sensation ; en revanche, il contient une foule de petites choses, très-jolies pour qui le parcourt en détail.

Je dis *petites choses*, car il est à remarquer que les mignons tableaux y abondent. On travaille moins aujourd'hui, je crois, pour l'art proprement dit, que pour l'art industriel, & tout le monde ne pouvant acheter de grandes toiles, qu'on ne saurait où caser, les artistes multiplient les tableaux de genre, à la portée du plus grand nombre.

Et puis l'exposition de cette année est une exposition un peu improvisée, ce me semble ; car on ne devait guère songer, hélas ! à préparer des pein-

tures pour les salons à venir pendant les terribles épreuves de 1870 & 71.

Naturellement, les tableaux militaires, souvenirs & épisodes plus ou moins navrants de la guerre ou du siège, s'y trouvent en majorité. Je ne les apprécierai pas, ma chère Florence, au point de vue artistique... je me bornerai à constater que, quel que soit le talent du peintre qui les expose, ils font vibrer dans le cœur de ceux qui les regardent bien des cordes encore douloureuses !

Il y a une *Alsace* de Doré, une autre de madame Henriette Browne ; une foule d'autres, de je ne sais plus qui. Pauvre, pauvre Alsace ! Comme elle est belle sous ces larmes, que la France est impuissante à pouvoir tarir !...

Beaucoup moins d'Italiennes que de coutume ; mais, en compensation, beaucoup plus de vues de Venise, mais des Venises moins bleues & moins roses que celles qu'on nous représente d'habitude. Est-ce parce qu'elles sont plus *nature* ? je le suppose. Toutefois, je trouvais les autres plus jolies... De charmants paysages, d'Appéar, Corot, Daubigny, etc., etc. ; de remarquables natures mortes, de Desgoffes & de Rousseau. Des portraits à profusion. Quelques-uns de ces portraits sont ravissants ; mais quelques autres ! ! !...

Moi, je n'aimerais pas du tout voir mon image exposée ainsi aux regards & à la censure du public, fussé-je belle comme le jour, peinte par le plus célèbre de nos artistes, ou cachée sous les initiales les plus fantaisistes du livre ! Les femmes doivent, ce me semble, comme les petites violettes qui s'abritent sous leurs feuilles, se dérober le plus possible aux yeux. En dépit de cette comparaison très-surannée, n'es-tu pas de mon avis, Florence ?

Et puis, à part ce sentiment de pudeur bien naturel, comme c'est agréable d'entendre dire de son visage, ce que j'ai entendu dire, derrière moi, à propos du portrait d'une dame... pas jolie, j'en conviens, mais qui avait une robe de satin & de velours admirablement faite, un vrai trompe-l'œil : « Moi, disait un monsieur, à une jeune femme qui lui donnait le bras, si j'avais été à la place du peintre qui a fait cette peinture, j'aurais commencé par déposer la tête de la dame, qu'elle représente, au vestiaire, & je n'aurais exposé que sa toilette. »

Nous avons vu aussi de délicieux tableaux de fleurs, tableaux qui, à maintes reprises, faillirent nous faire perdre Lucie ; elle s'arrêtait en extase devant, & ne s'apercevait jamais que nous la quittons pour aller plus loin. Il y avait surtout un pommier, un ravissant pommier d'avril, étendant ses frais bouquets blancs & roses au-dessus d'un gazon tout semé de pâquerettes, de boutons d'or & de myosotis, qui nous enthousiasma autant qu'elle.

Pour Marie, un chapeau multicolore, véritable problème de velours, de gaze, de dentelles, de plumes, de paille & de fleurs, fut cause qu'elle nous perdit tout à fait. Elle était si préoccupée de trouver la solution de cet extravagant problème, qu'à



sa sortie, elle laissa un flot de promeneurs la séparer de nous, au moment où nous y songions le moins.

Tu juges de notre inquiétude en ne la voyant plus, & de sa consternation quand elle s'aperçut qu'elle était seule !

Heureusement, nous la retrouvâmes bientôt, toute en émoi, & c'est en riant de sa mésaventure que nous remontâmes en voiture & regagnâmes nos logis respectifs.

Au revoir, chère Florence ; ma sincère amitié, comme toujours.  
JEANNE.

## MODES

**L** n'est question, en ce moment, que de départs pour la campagne.

Les costumes clairs et légers conviennent tout à fait pour cette saison. La *grenadine* & la *gaze noire* font des toilettes solides, fort élégantes & faciles à porter. Il y en a avec dessins brochés (genre espagnol), noir sur noir, qui sont délicieuses. On les orne en dentelle espagnole, toutes noires ou noires & blanches. Les jupons de dessous sont alternativement noirs ou de couleur.

Les tuniques se relèvent de côté, par des nœuds de ruban. Voici une assez jolie manière de les organiser : d'un côté, un peu haut, se place un nœud ordinaire, duquel part une large traverse de ruban, passant sous les bouffants, et venant se rattacher de l'autre côté, par un gros nœud, à très-longues pans. Ces nœuds doivent être de la même nuance que les jupons de dessous.

Les rubans nouveaux sont en *gros grain* ou en *moire*, d'une largeur démesurée. On en fait de deux tons. En *noir*, cela va avec tout. Ainsi, sur une toilette *bleu clair*, *rose*, blanche à dessous *rose*, etc., il est assez original de mettre une longue ceinture de moire noire et des nœuds semblables.

Les ceintures se font extrêmement longues, maintenant, & souvent nouées sur le côté.

La *grenadine* noire à fleurs, à gros pois, ou tout unie, s'orne aussi avec des entre-deux et de la guipure de laine, qu'on préfère généralement à celle de soie. Les entre-deux se posent en travers ou en long.

Il y a des guipures de laine de toutes les teintes possibles. En *écru*, surtout, c'est charmant. Le *blanc*, quel qu'il soit, est toujours ce qu'il y a de plus élégant & de plus distingué en costume d'été. — Pour le *châlys*, on emploie les effilés de Thibet, la guipure de laine et de fil. — Le *piqué* se borde au passé & se garnit de broderies anglaises très-hautes & très-claires, ainsi que les *bazins*, auxquels on fait aussi des volants plissés en étoffe pareille. — Le *petit drap* se soutache et se brode. — La mousseline double ou claire est garnie de différentes façons. Rien n'est plus élégant qu'une tunique de mousseline claire, avec vraie dentelle & entre-deux brodés, ou bien garnie de volants plissés en pareil, avec un petit tulle uni au bas & à la tête. On en voit avec bouillonnés en

long, séparés par un petit tulle ou un entre-deux brodé en valenciennes.

En *nansouk*, il faut énormément de petits plis aux volants et au-dessus, entre chaque entre-deux brodé. Ceci, rentrant dans le domaine de la lingerie, doit être très-finement fait.

Si l'on veut avoir tout le costume semblable, le jupon peut être *blanc* & orné comme la tunique ; mais, en général, la tunique seule est blanche, & le jupon & le corsage de dessous, de couleur. C'est, du reste beaucoup moins salissant.

Les dessous sont ordinairement en faille ou en foulard. On peut les avoir simplement en batiste, avec volants plissés, ou beaucoup de petits volants froncés. En *écru*, en *rose*, avec ceinture de moire noire, c'est extrêmement distingué. — Le *dolman* est le vêtement qui semble conserver la première place dans les modes du jour. On entre ou on n'entre pas les manches, à volonté. Il s'en fait de blancs, de bleu de ciel, plus ou moins brodés, plus ou moins bien garnis, mais généralement très-élégants. Auprès du *dolman*, commence à reparaitre l'*écharpe*, qui a tant de grâce quand elle est bien portée. Quelquefois elle a un petit capuchon, surtout si elle est en dentelles.

On voit aussi revenir la mantille espagnole, que tout le monde ne sait pas mettre, et qui a tant de cachet.

J'ai encore remarqué des petits châles très-gracieux, se croisant par derrière, avec longs pans. Ils sont semblables aux robes.

On fait toujours des doubles collets en faille ou en cachemire, mais cela ne va bien qu'aux personnes minces.

Je signalerai, tout en le désapprouvant, l'assemblage de différentes nuances s'harmonisant peu entre elles et bizarrement réunies dans la même toilette. Cette nouvelle mode aura probablement peu de durée.

De même, pour la reprise des teintes anciennes. Il y en a de très-douces, très-harmonieuses, par conséquent seyantes, & agréables à l'œil ; mais on en voit de tout à fait fausses, ayant l'air déjà fanées & qu'il est bon de laisser de côté.

Les toilettes de deux teintes sont très-appréciées, ainsi : *lilas & violet*, *marron clair & marron foncé*, *gris & rose*, etc.



Les volants sont souvent doublés d'une couleur différente de celle de la jupe.

Les chapeaux *clairs* reviennent à la mode, mais doivent être de la nuance dominant dans le costume. Ils ne détrônent cependant pas les *noirs*, si commodes & si comme il faut. Les formes hautes & rondes sont les préférées. On noue les brides sous le menton, ou derrière le chignon.

Le chapeau *duchesse* est coquet au delà de toute expression, avec une grande plume bleue d'Orient & une branche de boutons de roses qui tombe en grappe sur le cou.

En fait de chapeaux ronds, citons, comme forme nouvelle, la *petite cloche* aux bords souples, rendue étroite de côté par une traverse de ruban ou de velours. Une profusion de fleurs sur le dessus, en paquet ou en petites couronnes.

Beaucoup de coques de ruban noir sur les calottes des petits chapeaux. Les pans noirs & de couleur. Aile ou plume de même nuance sur le côté.

Le *gris perle* et le noir sont très-en faveur.

Voiles de tulle uni, noir ou blanc.

On portera, comme l'année dernière pour les enfants & les grandes personnes, soit à la campa-

gne ou aux bains de mer, des chapeaux de paille d'Italie recouverts de mousseline blanche, garnis de plissés & de ruches de valenciennes. Ornaments de velours noir, ou de rubans de couleur.

On *refait* énormément de jupons à petits volants montant très-haut. Quelques-uns ont des garnitures allant jusqu'à la taille sur les lés de derrière. Les secondes jupes ne se placent alors que sur le devant, s'arrêtant de chaque côté, où elles sont retenues par des nœuds.

Quand, au contraire, la deuxième jupe est à traîne par derrière, & découvre le lé du devant du jupon, ce lé est entièrement plissé du haut en bas à très-gros plis plats.

Les polonaises en toile Perse ou cretonne font toujours fureur comme costume ordinaire. Elles sont généralement portées sur des jupons unis, qu'on garnit souvent de bandes d'étoffe pareille, en travers ou en long.

Plusieurs de ces costumes ont une petite mante à capuchon dite *à la paysanne*, toute garnie de ruches à la vieille, bordée d'un petit ruban de la couleur principale de la cretonne.

Pour ceinture, de superbes rubans sont fabriqués d'après les étoffes.

## VISITES DANS LES MAGASINS

Les étalages des magasins de nouveautés sont resplendissants d'étoffes de toutes sortes. Le bleu glacé, le rose chair, le vert réséda, toutes ces teintes de nouvelle création, si difficiles à définir, se trouvent agencées & classées avec tant d'art & d'habileté qu'une difficulté surgit pour l'acheteur : celle de faire un choix dans cet arc-en-ciel de tissus légers. Dans ces grands établissements, dont la spécialité est de ne pas en avoir, on trouve réunis les étoffes pour robes, la lingerie fine, la confection, l'article de Paris, qui comprend cette variété d'objets de fantaisie, tels que sacs de voyage, porte-monnaie, agenda, carnet, portefeuilles en cuir de Russie & en maroquin. Ajoutons que l'on y trouve de la mercerie, aiguilles, fils & même de la parfumerie; sans parler des ombrelles, des parapluies, etc., etc.

On peut, après une visite faite à l'un de ces grands magasins, en sortir habillée de pied en cape.

J'entends dire l'autre jour, à ce propos, à une riieuse jeune fille : « La spécialité, mais il n'y en a plus. Voyez le boulanger : il a mis les deux pieds dans la spécialité de son voisin le pâtissier, & j'ai constaté aujourd'hui même qu'il y avait à sa vitrine plus de gâteaux que de pains. » Nous applaudîmes à ce petit à-propos. Quant au magasin de nouveautés son nom indique, non point un genre spécial, mais la nouveauté en général pour ce qui regarde la toilette & ses accessoires.

Dans ces magasins, le *rayon* qui attire en ce moment la foule des acheteurs, c'est celui destiné à la vente des rubans en velours noir de Saint-Étienne. On garnit les costumes en mousseline laine, en cretonne, en mousseline blanche & en percale, de rubans en velours, disposés de tant de façons, que je comprends la prédilection qui semble être accordée à cette garniture.

Pour les costumes de jeune fille, on forme, au moyen de velours étroits, des quadrillés, des grecques que l'on dispose sur la tunique & le corsage ou sur la polonaise. La jupe ronde doit être ornée de biais ou de volants; point de velours.

Les costumes en cretonne sont garnis de plissés en mousseline dont la tête est coupée par un velours noir; puis, de dix en dix centimètres, nœuds en velours noir avec deux petits bouts coupés en fichu.

Pour les jeunes femmes, on dispose ces mêmes rubans en velours sur la première jupe, perpendiculairement. Plus le velours est large, plus c'est joli; cousus au velours de chaque côté, petits plissés en mousseline blanche, rehaussée d'une petite valenciennes imitation. Cette garniture se pose sur toutes les étoffes de fantaisie. La polonaise ou la tunique sans autre ornement que des pans en ruban de velours cousus sous les plis. Des flots de ce même velours sont posés aux corsages à basques entre les plis creux formés à la basque de



derrière & quelquefois à la polonaise sans basque.

Nous applaudissons, comme patriote & comme femme à l'apparition du ruban de velours, d'abord, parce que nous ferons travailler les nombreux métiers de Saint-Étienne, dont toute la richesse vient de cette industrie ; ensuite, parce qu'a-

vec son secours nous composerons pour nos toilettes des garnitures, simples pour les jeunes filles, très-élégantes pour les jeunes femmes, & sérieuses pour les mamans. Voilà certes des raisons qui feront comprendre son succès.

CORALIE L.

## EXPLICATIONS

### GRAVURES DE MODES

*Première toilette.* — Costume en crêpe de Chine. — Première jupe, bordée dans le bas d'un petit volant tuyauté, & garnie d'un haut volant doublé de taffetas ; le dessus de chaque pli est fendu & ouvert de manière à former des revers de couleur sur le volant ; tous les revers sont bordés d'un plissé, & retenus par des nœuds en ruban assorti à la nuance des revers ; ils sont maintenus dans le haut par un rouleauté ou biais en taffetas. — La seconde jupe est garnie du même volant ; un large ruban avec nœud relève le poulx. — Corsage garni de châles doublés de taffetas & formant coquillé. — Ceinture nouée derrière. — Nœuds sur les épaules. — Manche large avec garniture semblable à la jupe. — Chapeau en paille belge, garni d'une touffe de plumes & d'un large ruban.

*Deuxième toilette.* — Costume en foulard de deux tons ; bordure brodée d'une grecque. — Robe princesse formant tunique boutonnée devant, & poulx par derrière. — Corsage décolleté avec chemisette froncée en foulard pareil à la robe ; une grosse ruhe en tulle garnit le haut de la chemisette. — Manche demi-large, retenue par un poignet brodé assorti à la bordure & garni d'un tuyauté en ruban de chaque côté ; le haut de la manche est orné d'un bouillonné ; le haut du corsage est garni d'un tuyauté en ruban.

*Toilette de petite fille.* — Costume en piqué croisé. — Robe princesse devant, formant le double tablier & garnie d'un plissé en nansouk brodé. Le bas de la robe est orné d'une large dent formée d'un plissé en nansouk brodé remontant, maintenu par un velours noir. — Mantelet croisé devant, avec pattes rejetées en arrière, garni du même plissé brodé ; le bout des pattes est orné d'un petit motif brodé en noir. — Chapeau en paille garni de velours & de roses.

### GRAVURE DE LINGERIE

1, DÉSHABILLÉ en mousseline, orné d'un volant à gros plis ; la jupe retombe sur le volant en larges dents bordées & maintenues par des nœuds en velours. Tunique avec pli Watteau retenu par un nœud formé d'un vo-

lant. Manche à double sabot. Ce déshabillé est fermé dans toute la hauteur par des nœuds en velours.

2, CHEMISETTE en mousseline avec col ouvert découpé, garni d'une dentelle. Manche fermée. Poignet avec pattes remontant, garnies comme le col. Jockey bouillonné avec volant découpé.

3, FICHU ouvert avec rabat fixé sous un nœud en ruban. Ce fichu, découpé en larges pans, est en mousseline brodée & garnie d'une dentelle.

4, CEINTURE BAYADÈRE en faille ; les pans sont terminés par un effilé en cordonnet.

5, CEINTURE-ÉCHARPE en crêpe de Chine, garnie d'un effilé mousse.

### SEPTIÈME CAHIER

Carré, filet découpé — M. M. enlacés — Mouchoir — Volant à plis creux — Marie — Tablier de baby — Entre-deux — Pochette à ouvrage — Toilette pour dame âgée — R. B. enlacés — Coffret à bijoux octogone — L. R. — Col matelot — C. L. enlacés — Anatolie — E. M. D. — Petit entre-deux — Garniture pour jupon — A. C. enlacés — A. M. — B. R. enlacés — Résille de nuit au crochet — Entre-deux — Boîte à gants — Ornement de robe — Garniture pour costume — Dessin soutaché — Entre-deux — Escabeau couteil — Armandine — Jardinière, imitation de bois découpé — Dentelle au crochet — M. B. C. — Carré filet découpé.

### PLANCHE VII

#### GRANDE PLANCHE DE PATRONS

##### PREMIER CÔTÉ

Camisole de nuit.  
Pèlerine à revers.  
Pantalons.  
Fichu croisé, toilette de petite fille de la gravure du 1<sup>er</sup> juillet.

##### DEUXIÈME CÔTÉ.

Tunique, deuxième toilette, gravure du 1<sup>er</sup> juillet.



## CHARADE

Fait d'un vil métal, mon premier,  
Isolé, vaut bien peu de chose.  
En se multipliant il se métamorphose  
En monceau d'or, puissant levier,  
Qui de la foi devient l'auxiliaire  
Jusqu'aux confins de la terre,  
Et prête aussi son aide à mon dernier  
Contre lequel s'élève une entreprise inique.  
Mon entier joue un rôle utile en mécanique,  
Modère la vapeur, prévient maint accident.  
Quant à son rôle politique...  
N'en disons rien. C'est plus prudent.

Le mot de l'Énigme de Juin est : POAQUES.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN : L'appétit vient en mangeant.

## RÉBUS

X



HISTORIEN FRANÇAIS  
AMI DE CINQ-MARS



A







3847

*Modes de Paris*  
**Journal des Demoiselles**  
 ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Paris. Boulevard des Italiens, 1.

*Foulards de la* Comp<sup>ie</sup> des Indes *Rue de Grenelle St Germain, 42.*

*Rubans et Parapementeries des* Galeries de Choiseul *Rue N<sup>o</sup> des Petits Champs, 36.*

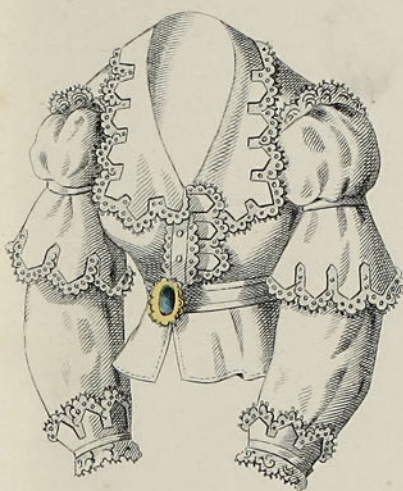
*Supons et Corsets de M<sup>es</sup>* De Vertus-Sours *Rue de la Chaussée d'Antin, 27.*

*Machines à Coudre* *Antonia Silencieuse de Madrid* *Richelieu, 30.*









3847 bis

*Modas de Paris*  
**Journal des Demoiselles**  
 ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Ayuntamiento de Madrid



